

Vierzehnte Sitzung – Quatorzième séance

Mittwoch, 3. Oktober 1990, Nachmittag
Mercredi 3 octobre 1990, après-midi

15.00 h

Vorsitz – Présidence: M. Ruffy

90.055

**Teuerungskämpfungsmassnahmen
im Bereich der Hypothekarzinsen.
Bundesbeschluss**

**Lutte contre le renchérissement
dans le domaine des taux hypothécaires.
Arrêté fédéral**

Fortsetzung – Suite

Siehe Seite 1728 hiervor – Voir page 1728 ci-devant

Frau **Ulrich**, Berichterstatterin: Gestern wurde in der Eintretensdebatte viel von Vertrauen gesprochen. Es wurde davon gesprochen, dass das Ausland das Vertrauen in die Schweiz verliere, weil diese und jene Abstimmung durchgeführt worden sei.

Ich glaube, viel wichtiger noch als das Vertrauen, das das Ausland in unser Land haben muss, ist das Vertrauen, das unsere Bevölkerung in den Staat haben muss. Bei vielen Leuten ist jetzt durch diese vierte Hypozinsrunde ein starkes Ohnmachtsgefühl aufgekommen. Ich habe Ihnen gestern gesagt, es haben sich zwischen 12 000 und 15 000 Unterschriften bei uns eingefunden; es sind in der Zwischenzeit noch rund 2000 mehr geworden. Sie sehen also, das Problem ist dringend, und das Volk erwartet etwas von uns: Es möchte auch in uns Vertrauen haben.

Im Moment – ich habe es gesagt – ist ein Ohnmachtsgefühl da. Die Menschen fühlen sich den Entscheidungen der Banken ausgeliefert, und sie möchten zumindest eine unabhängige Instanz, die diese Entscheidungen überprüft.

Es wurde auch gesagt, dass die Kommission keine seriöse Arbeit geleistet habe. Ich möchte diesen Vorwurf zurückweisen, denn unsere Kommission hat sich im Frühjahr schon mit dem Problem der Ueberwachung der Preise und Kredite befasst, allerdings im Zusammenhang mit dem nächstfolgenden Geschäft. Was unsere Kommission nicht leisten konnte und worauf sie auch nie den Anspruch erhoben hat, ist, dass sie sämtliche Probleme mit einem Schlag lösen könne. Sie hat sich auf die kurzfristigen, möglichen Massnahmen beschränkt, sie aber ausführlich diskutiert.

Es wurde auch das Bild verwendet – ich glaube von Herrn Maximilian Reimann –, es sei ein Beinbruch geschehen und den müsse man jetzt heilen, aber nicht überstürzt. Wenn ich dieses Bild übernehme, dann würde ich das folgendermassen formulieren: Das Bein ist gebrochen, und dem Patienten tut es weh! Wir müssen jetzt alles daran setzen, dieses Bein zu schienen. Und das ist die kurzfristige Massnahme, die wir treffen müssen. Dann gibt es langfristige Massnahmen, nämlich zu verhindern, dass weitere Beinbrüche geschehen. Diese Arbeit können wir nicht heute leisten, die müssen wir in weiteren Kommissionen, in weiteren Arbeitsgruppen leisten.

Deshalb bin ich der Meinung, dass wir den Rückweisungsantrag Rychen, der ja eben die mittel- und langfristigen Dinge zum Ziel hat, ablehnen müssen. Das heisst aber nicht, dass wir

der Meinung sind, es soll mittel- und langfristig nichts passieren, aber Rückweisung an den Bundesrat würde bedeuten, dass wir kurzfristig nichts unternehmen würden und deshalb ist dieser Rückweisungsantrag abzulehnen.

Zum Rückweisungsantrag Allenspach: Herr Allenspach begründet ihn damit, die Verfassungsmässigkeit sei nicht gegeben. Ich bin da mit andern vorangehenden Votanten anderer Meinung. Herr Bundesrat Delamuraz wird Ihnen dann darlegen, wie die Verfassungsmässigkeit zu betrachten sei. Herr Allenspach fordert auch in seinem Rückweisungsantrag, dass umschrieben werden soll, nach welchen Grundsätzen und Verfahren die Zinsüberwachung zu erfolgen habe.

So wie es sich gestern gezeigt hat, wird wohl die Mehrheit dieses Rates, wenn sie Eintreten beschliesst, dann auch auf die wettbewerbspolitische Ueberwachung der Kredite eintreten. Im Preisüberwachungsgesetz, das dann zum Zuge kommt, sind die Verfahren und die Grundsätze umschrieben. In dem Sinne erübrigt sich der Antrag von Herrn Allenspach.

Es wurde auch bestritten, dass Dringlichkeit gegeben sei: Die Dringlichkeit ist gegeben. Wir müssen, wenn wir etwas tun wollen, das jetzt machen. Auch wenn sich der Rat für wettbewerbspolitische Ueberwachung entscheidet, ist Dringlichkeit sinnvoll, denn der Preisüberwacher könnte dann überprüfen, wenn am Geld- und Zinsmarkt eine Entspannung eintritt, ob jetzt nicht Senkungen nötig und angebracht wären. Falls – was wir ja nicht hoffen wollen – eine nächste Hypozinsrunde ins Auge gefasst wird, wäre er bereit und hätte seine Abklärungen treffen können.

Wir wissen heute noch nicht, obwohl wir anschliessend die Revision des Preisüberwachungsgesetzes behandeln werden, wie lange es geht, bis diese Revision verabschiedet sein wird. Darum ist es wichtig, dass wir dem Bundesbeschluss die Dringlichkeit zuerkennen.

Herr Allenspach hat dann auch noch kritisiert, dass der Titel der Vorlage nicht mehr stimme. Ich habe schon bei meinem Eintretensvotum gesagt, dass, wenn die Entscheide in Richtung wettbewerbspolitischer Ueberwachung gefallen sind, der Titel geändert werden muss. Nicht ganz so, wie es Herr Allenspach vorgeschlagen hat. Wir möchten eine etwas andere Formulierung. Aber darüber können wir dann noch sprechen. Ich bitte Sie also, auf das Geschäft einzutreten und die beiden Nichteintretensanträge, aber auch die vorliegenden Rückweisungsanträge abzulehnen.

M. Theubet, rapporteur: Commençons par un constat. Dans le flot de paroles entendues hier, personne n'a contesté l'existence des éléments qui poussent les taux hypothécaires à la hausse. Tout au plus a-t-on entendu que la manière la plus clairvoyante de traiter ce problème sensible consistait à s'en prendre aux racines du mal et non pas à ses symptômes ou à ses effets. C'est là incontestablement un travail qui devient urgent et nécessaire. Les reproches adressés aux grandes banques par plusieurs orateurs avaient presque tous été évoqués en commission et reconnus plus ou moins fondés après explication des intéressés. De là à conclure que les banques doivent être maintenant pénalisées de leurs fautes en votant le projet gouvernemental, il y a un pas que la majorité de la commission n'a pas franchi. Certains intervenants ont poussé l'analyse un peu plus loin et dénoncé quelques-uns des torts imputables aux autres partenaires économiques: l'appétit des emprunteurs, la politique fiscale de l'Etat, celle des institutions de prévoyance professionnelle, le lien beaucoup trop automatique entre les taux hypothécaires et les loyers, etc. Il faut reconnaître qu'à l'issue du débat tout le monde se sentait, à un titre ou à un autre, un peu responsable de l'évolution malsaine que nous connaissons. Ces éléments ont tous contribué, dans une certaine mesure, à façonner les décisions de votre commission.

Je préciserai tout de même, à l'intention de ceux qui envisagent de voir les caisses de pension prendre le relais des banques, de ne pas fonder de trop grands espoirs de ce côté, car les possibilités de financement de celles-ci, hors du cercle de leurs membres, sont plus limitées qu'on ne le croit.

Ceci dit, nous nous trouvons en face d'une succession de choix. Tout d'abord accepter ou non le principe d'un arrêté ur-

gent – il s'agit là d'un acte essentiellement politique. Si l'entrée en matière est acceptée, nous devons nous prononcer sur deux propositions de renvoi: celles de MM. Allenspach et Rychen, lesquelles n'étaient pas connues de la commission qui n'a donc pas pu se prononcer à leur sujet. On peut toutefois constater que toutes deux cherchent à déplacer le débat, la première sur le plan constitutionnel alors que les mesures préconisées ont déjà des bases constitutionnelles, la seconde au niveau de la législation touchant à plusieurs domaines – économique, fiscal, social et de la prévoyance professionnelle. Il ne saurait être question d'englober toute cette matière dans le présent débat. Je vous invite donc, à titre personnel, à repousser ces deux propositions de renvoi.

Cette éventualité écartée, il faudra choisir le type de surveillance à exercer. Il s'agit d'un choix politico-économique. Les positions défendues par les porte-parole de groupe ont déjà été développées en commission, il n'y a donc pas lieu d'y revenir. Je préciserai cependant que la proposition Jaeger visant à une surveillance concurrentielle est celle qui a été reprise par la majorité de la commission, moyennant quelques amendements.

Venons-en aux moyens dont il faudra se doter pour agir. A entendre les déclarations faites hier à la tribune, on constate qu'aucune des deux voies proposées ne constitue un remède infaillible pour éviter les hausses de taux hypothécaires. Bien qu'elles diffèrent par leur conception, leurs méthodes et les effets qu'elles déploieront, elles ont toutes deux le mérite de répondre à une attente qui se fait de plus en plus pressante – je me réfère ici aux 4000 cartes envoyées à l'Assemblée fédérale par des citoyennes et citoyens de notre pays. Il ne tient qu'à nous de susciter un nouvel équilibre entre les forces du marché. Pour cela, de l'avis de nombreux orateurs, la concertation reste le moyen le plus approprié et cette concertation doit aller au-delà des seuls effets psychologiques. Elle doit absolument éviter les abus, lorsqu'ils existent, c'est le but que nous devons attendre.

En ce qui concerne les motions, la discussion sur le fond n'a pas eu lieu en commission, cette dernière ayant simplement décidé qu'elles deviendraient des motions de la commission. Il convient maintenant de laisser le temps au Conseil fédéral d'examiner ces propositions avant que les Chambres n'aient à en débattre et à se prononcer définitivement à leur sujet. Et ce, d'autant qu'il appartient au Conseil fédéral de décider ou non d'une abrogation éventuelle des arrêtés urgents. Une fois encore, la majorité de la commission vous demande d'entrer en matière et vous invite à suivre ses propositions de modification de l'arrêté urgent qui nous est soumis.

M. Delamuraz, conseiller fédéral: Méditant, hier, sur la relative solitude gouvernementale, je me disais que le débat pouvait s'inscrire dans l'Evangile de Saint-Jean: «Il était parmi les siens et les siens ne l'ont pas reconnu», mais il ne dépend que de vous de démentir la parole biblique.

Le débat public déclenché par l'annonce d'une quatrième hausse des taux hypothécaires tourne trop souvent au jeu du «Schwarzpeter», c'est-à-dire à un jeu de reproches mutuels entre banques, Banque nationale, autorités politiques: ce n'est pas moi, c'est toi qui a commencé. Ce jeu est stérile, le Conseil fédéral ne veut pas y participer et il n'y participera jamais, car il ne s'agit pas maintenant de donner des mauvaises notes aux autres, il s'agit de rechercher ensemble le bien du pays, son intérêt général, qui n'est pas fait de l'addition des intérêts particuliers, ni non plus de la division de ces intérêts, un intérêt général qui n'est pas fait de proclamations populistes ni de rapports d'experts juxtaposés seulement.

A vrai dire, au cours de ces événements mais d'une manière plus générale, la Suisse, qui est par excellence le pays du consensus, l'exerce de moins en moins. Dans notre pays aujourd'hui, certes, les consultations se multiplient, mais la concertation s'efface, et c'est ainsi que le plus grand prêteur hypothécaire de Suisse annonçait sans avis préalable, sans aucune consultation préalable non plus, le 22 août dernier, la quatrième hausse des taux hypothécaires survenant en moins de deux ans, hausse qui devait valoir avec effet immédiat pour les nouvelles hypothèques, qui y sont soumises depuis cette date, et pour les

anciennes hypothèques à compter du 1er novembre prochain. Suivaient, dans la foulée, non pas toutes les banques de ce pays, tant s'en faut, mais plusieurs autres banques.

Le Conseil fédéral n'est pas une assemblée contemplative, c'est un gouvernement qui veut gouverner et qui demande au Parlement de lui en donner les moyens. Face à cette situation, le Conseil fédéral s'est livré à l'analyse de la situation, qui porte sur quatre points. Nous savons bien que la Banque nationale, qui a créé sans doute trop de monnaie en 1987 et en 1988, a contribué à faire naître une situation d'inflation – elle n'en est d'ailleurs pas le seul facteur – et qu'il s'est agi de son côté, mais du nôtre aussi, de corriger le tir en pratiquant une politique de rigueur monétaire et budgétaire. C'est ainsi qu'une telle politique, avec les ingratitude momentanées qu'elle devait inévitablement connaître, nous a fait passer par trois hausses successives des taux hypothécaires. Les hypothèques les plus touchées ont ainsi été augmentées de quelque 40 pour cent, ce qui signifie une augmentation des loyers de l'ordre de 22 pour cent en moins de deux ans.

Le Conseil fédéral n'a pas émis de réaction négative à ce sujet, il a résisté à de nombreux appels qui lui parvenaient, il a estimé que la politique de rigueur empruntait inéluctablement ces passages plus difficiles et certainement ingrats. Il s'agissait de donner toute la priorité à cette politique de lutte contre l'inflation. Cette lutte était d'autant plus nécessaire que la Suisse, après avoir occupé une situation très favorable au classement des pays européens, se trouvait soudain en très mauvaise posture à ce même classement, largement en-dessus des taux d'inflation affichés en Allemagne et en France, pour ne prendre que ces deux exemples, et qu'il était dès lors nécessaire de maintenir le cap pour rétablir la situation et retrouver enfin la bonne place qui doit être celle de la Suisse et de son économie.

On était en train de voir les buts de cette politique nécessairement longue, exigeant beaucoup de patience, quand malheureusement la crise du Golfe a surgi, les joies pétrolières qui l'ont accompagnée, auxquelles, soit dit en passant, la plus avisée des politiques monétaires ne peut rigoureusement rien, reportaient brusquement et regrettamment les espoirs d'un aboutissement de la politique d'austérité et de rigueur de la Banque nationale et du Conseil fédéral d'une étape sérieuse dans le temps.

C'est précisément à ce moment-là que les banques ont choisi de remettre en marche le mouvement des hausses des taux hypothécaires. Tout le monde est d'accord, sur ce point au moins, avec le Conseil fédéral que ce moment était singulièrement mal choisi.

Troisièmement, le Conseil fédéral constate que tant et aussi longtemps qu'il y avait en Suisse des taux hypothécaires de rêve, les plus bas du monde, le fait que nous soyons le peuple le plus endetté hypothécairement, avec une dette hypothécaire de l'ordre de 57 000 francs *per capita*, était tolérable, parfaitement supportable économiquement et socialement.

Mais, au moment où les taux, connaissant trois flambées successives et l'annonce d'une quatrième, prennent l'ascenseur, la situation devient très différente: avoir à la fois le plus fort endettement hypothécaire du monde et des taux qui sont en train de se rapprocher du niveau des taux ordinaires, cette multiplication fait mal, elle a une répercussion grave sur l'inflation à titre immédiat, et l'arme utilisée pour combattre cette inflation à long terme se trouve tout d'un coup dépassée par le déclenchement d'effets induits immédiats de l'inflation à court terme, ce que les sages experts, dont nous avons entendu tous les avis, me paraissent avoir quelque peu omis dans leurs analyses savantes qui nous ont été distribuées.

A ces effets pervers et dangereux, sur l'inflation immédiate, d'une quatrième hausse due à cette conjonction du surendettement et du taux d'intérêt encore plus élevé, se sont ajoutés les effets difficiles, de nature politico-sociale, qui concernent tout de même 2 millions de locataires – dans ce pays de locataires – comme on s'est plu à le dire, qui concernent les innombrables petits propriétaires, les artisans, les paysans.

Dans le débat de lundi après-midi sur les effets du GATT combien de paysans avons-nous entendus dans cette salle se plaindre et s'inquiéter de la charge que représentaient pour

eux les taux hypothécaires grimpant aussi allègrement? Prendre en compte aussi ces intérêts politico-sociaux dans notre évaluation de la situation c'était – vous l'avouerez – la tâche élémentaire du gouvernement, et il l'a assumée.

La quatrième réflexion du Conseil fédéral a concerné plus particulièrement les banques. Ces dernières sont l'acteur important dans cette affaire. Les décisions que les banques prennent ont des effets directs et massifs non seulement sur la comptabilité de leurs entreprises et la comptabilité de leurs clients, mais sur la macro-économie en général. Quand on détient – c'est le cas des banques – 85 pour cent des 377 milliards de francs de créances hypothécaires, eh bien on a une responsabilité à l'égard de la macro-économie, à l'égard de l'économie suisse en général, une responsabilité que j'appelle politique, qui dépasse celle de mon épicier du coin lorsqu'il décide d'augmenter de 40 pour cent le prix de sa salade. Et quand on occupe la place «assez exclusive» de la banque, cartel ou pas cartel, quand on occupe cette place, puissance oblige, on ne comprendrait pas que dans la situation économique volatile où nous sommes, où nous sentons les effets pourtant indispensables à obtenir d'une lutte contre l'inflation nous échapper, eh bien on doit être capable d'une concertation, on doit être capable spontanément d'une modération, sans quoi je ne vois pas comment, tous ceux qui, sensibles à la situation d'aujourd'hui, font tous les efforts possibles et imaginables pour ne pas contribuer encore à alimenter le feu de l'inflation.

La Confédération plus rigoureuse que jamais dans l'établissement de son budget, la Confédération reportant les hausses de salaires de ses fonctionnaires, la Confédération faisant nettement des sacrifices, incitant les paysans à la modération dans l'établissement des prix, incitant les salariés en général et pas seulement ceux de la Confédération à une modération de leurs revendications, on ne comprendrait pas que dans cette situation qui requiert une discipline nationale, indispensable aujourd'hui, les banques qui sont très directement concernées, puissent dire oui sans autre à une hausse d'intérêts et non à l'admission d'un temps de réflexion.

Les banques nous ont certes montré – cela est très important – par des tableaux très éloquentes et très colorés – que ne désavoue pas la Commission fédérale des banques – que leur situation était serrée sur le marché hypothécaire aujourd'hui et que les marges étaient tombées parfois à moins de 1 pour cent, ce qui en soi devient tangent. Elles nous ont démontré, par ailleurs que, d'elles-mêmes, elles avaient différé d'avril à juin, puis de juin à août une décision de hausse des taux hypothécaires, mais qu'elles n'en pouvaient plus.

Je pose alors la question à cet acteur primordial, je le répète, de l'économie du pays et dont les décisions ont des effets considérables sur l'ensemble de l'économie, je pose la question de savoir qui a créé la situation serrée d'aujourd'hui, est-ce la Confédération qui a contribué à créer cette situation de surendettement? Pas du tout! Elle a laissé paisiblement et sereinement agir les lois du marché. Ou bien les locataires, à qui l'on n'a rien demandé? Evidemment pas!

Ce sont tout de même les banques, pour une part importante, qui ont elles-mêmes généré ce surendettement hypothécaire, notamment les grandes banques lorsqu'elles se sont adonnées aux prêts hypothécaires, ce qui était nouveau pour elles. Elles se sont livrées à des prêts à large échelle. Elles disent avoir dans l'ensemble modéré leurs prêts, mais nous avons quand même trop d'exemples – exceptionnels, je le veux bien, mais quand l'exception devient abondante elle n'est plus tout à fait l'exception – de prêts hypothécaires atteignant ou dépassant 120 pour cent.

Les consultants du Conseil fédéral ne le nient pas, pas plus d'ailleurs que l'on ait financé du long terme hypothécaire avec de l'argent à court terme qui à l'époque était honoré à des taux extrêmement bas. C'était de bonne guerre, mais en français cela s'appelle quand même de la spéculation. Maintenant que les taux se sont inversés, il est juste que les banques s'efforcent de partager avec propriétaires et locataires les effets négatifs des hausses qui sont en particulier – mais ce n'est pas là la cause unique – le résultat de cette politique de prêts hypothécaires très spéculatifs.

Loin du Conseil fédéral l'idée de vouloir affamer les banques, de vouloir justement jouer le jeu du «Schwarzpeter» auquel nous ne voulons pas participer en désignant les banques d'un doigt vengeur! La santé de ces banques contribue à la confiance qu'elles doivent inspirer et à la santé de la place financière suisse, évidemment, mais lorsque les décisions qu'elles prennent ont de tels effets, il faut quand même y réfléchir avec elles et trouver une solution au problème grave et urgent qui se pose.

Telles sont les quatre réflexions du Conseil fédéral qui l'ont incité à dire que la quatrième hausse tombant en plein redémarrage de l'inflation due à la situation dans le Golfe, dans une période de haute incertitude quant à l'avenir économique à moyen et long termes de notre pays et de son environnement mondial, il était indispensable de modérer le jeu et que, si les banques ne s'estimaient pas capables spontanément de le faire, il était nécessaire d'intervenir. Je remarque au passage que la spontanéité des interlocuteurs économiques doit parfois être un peu suscitée en Suisse, que si la Commission des cartels n'avait pas émis un certain nombre de recommandations, dont quelques-unes ont été transformées en décisions par le chef du Département de l'économie publique, je ne suis pas absolument sûr que de lui-même, spontanément, le secteur bancaire se serait décartellisé pour obéir à la belle définition de secteur libre à laquelle il aspire.

Si donc les partenaires importants ont quelque peine à jouer spontanément le jeu qui se justifie du point de vue de l'économie générale de la Suisse, il faut peut-être les aider, non pas du tout pour bloquer des processus mais pour ménager des ralentissements salutaires sur le parcours qui permettent précisément la réflexion et la concertation.

Entre plusieurs moyens qui sont exposés dans le message et qui, à ses yeux, révélaient finalement davantage de défauts que de qualités, le Conseil fédéral a choisi cet arrêté fédéral urgent. Cet instrument – et Dieu sait si j'ai entendu tous les professeurs d'économie – serait économiquement insoutenable s'il s'agissait d'un instrument pour le long terme. Or, il est tout à fait provisoire et il est faux de dire ici, dans ce cas, qu'«il n'y a que le provisoire qui dure». Cet arrêté serait tout aussi inacceptable si le Conseil fédéral prétendait, par cet instrument, régler les problèmes de l'immobilier et du logement. Il est évident que cet arrêté fédéral s'en prend aux symptômes du mal et non à ses causes – je n'ai pas besoin d'un avis de droit ou d'une expertise économique pour le comprendre – et qu'aucun traitement du mal ne peut se faire à coup de traitement des symptômes.

Il s'agira donc bien maintenant d'accélérer, à l'intérieur de l'administration fédérale et dans le contact, retrouvé j'espère, avec les partenaires économiques, les milieux publics et privés concernés, le moyen de porter notre réflexion sur un large éventail de propositions touchant à l'aménagement du territoire, à la construction, à la politique hypothécaire, à la fiscalité, au soutien à la construction de logements, pour que la Suisse espère non pas retrouver un jour – très lointain – un marché parfaitement normal mais un marché en voie de normalisation. De nombreuses études ont été faites dans ce sens, le Conseil fédéral veut les synthétiser et les accélérer, mais il est évident que ce n'est pas par le biais de l'arrêté fédéral urgent qu'il trouvera les solutions à long terme au problème. C'est l'enfance de l'art, il est inutile de le lui répéter, il l'avait déjà compris.

Alors cet arrêté urgent, tout plein de défauts économiques, qui n'apporte pas de solution de longue haleine aux problèmes immobiliers et du logement, permet tout simplement de passer un cap difficile, économiquement et socialement. Il est un signe que le Parlement doit donner, à la suite du Conseil fédéral, une contribution à casser l'inflation et à la recherche d'attentes momentanées jusqu'au moment où nous verrons plus clair dans l'orientation des événements économiques, financiers et monétaires dans ce pays.

Je termine par deux remarques. Le Conseil fédéral est partisan convaincu de l'économie de marché et il lui répugne certainement aujourd'hui d'aller à contre-courant de cette économie, qui plus est à contre-courant du mouvement de libéralisation et de dérégulation que l'on observe autour de nous, notam-

ment en Europe. Or, pour que les règles du marché puissent jouer, il faut qu'existe ce marché, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. Alors, en cas d'impossibilité ou de défaillance de la prise en compte d'intérêts généraux par les partenaires, et notamment par le partenaire le plus important et le plus décisif dans ce marché qui n'en est pas un, il faut pouvoir apaiser le jeu.

J'observe à cet égard que les trois arrêtés fédéraux urgents contre lesquels certains tirent à boulet rouge et dont je reconnais les effets indirects, pervers parfois, ont tout de même été le seul instrument pouvant casser ce cancer qui nous rongait qu'est celui de la spéculation foncière. Lorsque le marché tourne mal, il faut vraiment introduire un instrument de barrage pour le temps nécessaire à reprendre ses esprits et un mouvement plus normal. Ce qui a été fait il y a exactement une année, avec, je le répète, des conséquences parfois incontrôlables et regrettables, a agi pour l'essentiel heureusement: on a cassé en Suisse la spéculation immobilière qui la rongait. C'est pourquoi le vieux libéral que je suis, représentant un Conseil fédéral unanime sur ce point, vous demande de casser une spirale qui, pour l'inflation à long terme, ne cause pas trop de soucis, mais en cause au Conseil fédéral pour l'inflation à court terme, contre laquelle il faut pouvoir agir.

Par ailleurs, le gouvernement n'est pas l'ami des solutions urgentes, dont il connaît les limites et les défauts, mais les événements vont très vite et il faut pouvoir y répondre lorsqu'ils risquent de nous entraîner dans des voies préjudiciables aux intérêts généraux du pays. Il faut garder raison. La Suisse n'est pas en crise, du fait d'une quatrième hausse des intérêts hypothécaires, mais elle est en situation suffisamment préoccupante, économiquement et socialement, pour que les responsables de la vie publique veuillent agir modérément, avec l'instrument le plus adéquat à cet exercice.

Par conséquent, le Conseil fédéral vous demande de choisir, entre plusieurs formules qu'il a exposées dans son message et qu'il a examinées, l'arrêté fédéral urgent et, partant, d'entrer en matière. Ne pas entrer en matière signifie qu'il n'y a pas de problème, que l'on ne veut examiner ni la solution du Conseil fédéral ni les solutions variantes. Or, dans l'état actuel de la situation et devant le fait qu'il n'y a pas de marché véritable, le Parlement ne doit pas prendre une telle responsabilité politique.

Enfin, si vous entrez en matière, le Conseil fédéral se prononcera tout à l'heure sur d'autres propositions de renvoi ou de solution, notamment sur celle de M. Jaeger. Il serait trop tôt pour le faire maintenant; en revanche, il n'est pas trop tôt pour comprendre, au-delà de toutes les théories et toutes les recommandations des experts tranquilles dans leur bureau, qu'il existe une situation politico-socio-économique (lutte contre l'inflation) que nous devons prendre en compte en entrant en matière maintenant. Je vous remercie de le faire.

Abstimmung – Vote

Für den Antrag der Mehrheit (Eintreten)	103 Stimmen
Für den Antrag der Minderheit/Fischer-Seengen (Nichteintreten)	62 Stimmen

Allenspach: Ich habe die Verfassungsmässigkeit dieser Vorlage in Zweifel gezogen. Die Kommissionspräsidentin hat darauf nicht geantwortet. Sie hat auf die Ausführungen von Herrn Bundesrat Delamuraz verwiesen; Herr Bundesrat Delamuraz hat die Verfassungsmässigkeit mit keinem Wort begründet. Ich stelle nach wie vor fest, dass die Vorlage des Bundesrats der Verfassungsmässigkeit ermangelt: Wenn wir ihr zustimmen, handeln wir verfassungswidrig.

Zum zweiten: Die Kommissionspräsidentin hat gesagt, wenn man den Anträgen der Mehrheit folge, müsste man u. a. noch den Titel ändern. Ich stelle fest, dass diese Abänderungsanträge für den Titel noch nicht vorliegen. Wir können also nicht darüber abstimmen. Ich müsste es als ein Pfuschwerk der Gesetzgebung bezeichnen, wenn wir über ein Gesetz abstimmen, bei dem beispielsweise der Titel noch nicht vorliegt.

Ich bitte Sie deshalb, die Vorlage an den Bundesrat zurückzuweisen.

M. Delamuraz, conseiller fédéral: Je répondrai à M. Allenspach que l'arrêté fédéral urgent concernant une surveillance conjoncturelle est conforme à la constitution. Il se fonde sur l'article 31quinquies, alinéas 1 et 2. Selon ce dernier, à l'alinéa premier, la Confédération prend des mesures tendant à assurer l'équilibre de l'évolution conjoncturelle, en particulier à prévenir et à combattre le chômage et le renchérissement. Le Conseil fédéral est d'avis que les mesures proposées sont une contribution à la lutte contre ce dernier. Avec une surveillance conjoncturelle des taux hypothécaires, on limite la liberté du commerce et de l'industrie. Des dérogations à cette dernière ne sont admissibles que dans la mesure où la constitution les prévoit expressément, ou bien lorsqu'elle les englobe dans une compétence législative complète.

L'article 31quinquies, alinéa 2, prévoit que la Confédération peut déroger à ce principe de la liberté du commerce et de l'industrie lorsqu'elle prend des mesures dans les domaines de la monnaie et du crédit. Il s'agit bien de cela. Par contre, il y a lieu de remarquer, Monsieur Allenspach, qu'une surveillance des prix générale, c'est-à-dire applicable à tous les biens et services, ne pourrait pas être introduite sur la base de l'article 31quinquies.

En résumé, les bases juridiques constitutionnelles sont réunies. Par conséquent, la proposition de renvoi au Conseil fédéral ne se justifie pas. Je vous propose de la repousser.

Abstimmung – Vote

Für den Eventualantrag Allenspach (Rückweisung)	Minderheit
Dagegen	offensichtliche Mehrheit

M. Delamuraz, conseiller fédéral: Les mesures réclamées par M. Rychen, qui sont vraiment – il a raison de le dire – les réponses intelligentes à la situation actuelle de l'immobilier et du logement, sont en cours d'exécution. Elles comprennent la préparation d'un nouveau crédit de programme pour la LCAP, la révision de l'ordonnance de cette loi, la prolongation de l'aide pour l'assainissement des logements dans les régions de montagne, l'utilisation plus large des fonds de prévoyance, la révision de l'ordonnance de la loi sur l'aménagement du territoire, la création d'une centrale d'émission pour les maîtres d'utilité publique, bref une série d'éléments qui vont tout à fait dans le sens souhaité par M. Rychen. Il ne faut pas confondre ce qui sera accompli – et je vous promets que cela sera bien fait – dans le cadre de cette politique à long terme avec ce qui est malheureusement rendu nécessaire à titre urgent sous la forme d'une sorte de «Feuerwehrübung». Il ne faut pas renvoyer la nécessaire opération immédiate aux calendes grecques en attendant que la formule à plus long terme soit réussie. Je vous propose par conséquent de repousser aussi la proposition de M. Rychen.

Abstimmung – Vote

Für den Eventualantrag Rychen (Rückweisung)	52 Stimmen
Dagegen	102 Stimmen

Le président: La proposition Blocher ayant été retirée, nous pouvons passer maintenant à la discussion de détail. Nous traiterons le titre et le préambule avec l'article premier, les votes sur les propositions de majorité ou de minorité étant déterminants pour eux également.

Detaillberatung – Discussion par articles

Titel und Ingress, Art. 1 – 8

Antrag der Kommission

Mehrheit

Titel

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

Ingress

.... auf Artikel 31septies der

Art. 1 Abs. 1

.... vorübergehend der Preisüberwachung gemäss dem Preisüberwachungsgesetz vom 20. Dezember 1985 unterstellt.

Art. 1 Abs. 2

Die Preisüberwachung obliegt dem Preisüberwacher; er handelt nach eingehender Konsultation mit der Nationalbank und der Eidgenössischen Bankenkommission.

Art. 2 Abs. 1

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

Art. 2 Abs. 2

Streichen

Art. 3, 4

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

Art. 5, 6

Streichen

Art. 7

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

Art. 8 Abs. 1, 2

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

Art. 8 Abs. 3

.... bis zum Erlass eines Preisüberwachungsgesetzes, das die Kreditzinsen der Preisüberwachung unterstellt, längstens bis zum 30. September 1992.

Minderheit

(Meizoz, Antille, Hafner Rudolf, Jeanprêtre, Neukomm, Rechsteiner, Ulrich)

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

*Antrag Jaeger**Ingress*

.... auf Artikel 31septies der

Art. 1 Abs. 1

.... vorübergehend der Preisüberwachung gemäss dem Preisüberwachungsgesetz vom 20. Dezember 1985 unterstellt.

Art. 1 Abs. 2

Streichen

Art. 5, 6

Streichen

Art. 8 Abs. 3

.... 30. September 1993 oder bis zum Erlass eines Preisüberwachungsgesetzes, das die Kreditzinsen der Preisüberwachung unterstellt.

*Antrag Reimann Maximilian**Art. 1bis (neu)**Titel*

Missbräuchliche Erhöhung oder Beibehaltung des Hypothekenzinses

Wortlaut

Ein Missbrauch liegt vor, wenn der Zins nicht das Ergebnis eines wirksamen Wettbewerbes auf dem Hypothekenmarkt ist und die Höhe des Zinses nach den anerkannten Geschäftsgrundsätzen und Regeln des Bankenwesens nicht betriebswirtschaftlich begründet werden kann.

Antrag Salvioni

(Falls der Entwurf des Bundesrates abgelehnt wird)

Art. 8 Abs. 3

.... und gilt bis zum 30. September 1991.

Titre et préambule, art. 1 – 8*Proposition de la commission**Majorité**Titre*

Adhérer au projet du Conseil fédéral

Préambule

.... l'article 31septies de la constitution,

Art. 1 al. 1

Les taux hypothécaires applicables aux logements et aux locaux commerciaux sont temporairement soumis à la surveillance des prix instituée en vertu de la loi du 20 décembre 1985 sur la surveillance des prix.

Art. 1 al. 2

La surveillance des prix relève du Surveillant des prix; il agit de concert avec la Banque nationale et la Commission fédérale des banques.

Art. 2 al. 1

Adhérer au projet du Conseil fédéral

Art. 2 al. 2

Biffer

Art. 3, 4

Adhérer au projet du Conseil fédéral

Art. 5, 6

Biffer

Art. 7

Adhérer au projet du Conseil fédéral

Art. 8 al. 1, 2

Adhérer au projet du Conseil fédéral

Art. 8 al. 3

.... jusqu'à la publication d'une loi sur la surveillance des prix qui soumette à ladite surveillance les intérêts des crédits, jusqu'au 30 septembre 1992 au plus tard.

Minorité

(Meizoz, Antille, Hafner Rudolf, Jeanprêtre, Neukomm, Rechsteiner, Ulrich)

Adhérer au projet du Conseil fédéral

*Proposition Jaeger**Préambule*

.... l'article 31septies de la constitution,

Art. 1 al. 1

Les taux hypothécaires applicables aux logements et aux locaux commerciaux sont temporairement soumis à la surveillance des prix instituée en vertu de la loi du 20 décembre 1985 sur la surveillance des prix.

Art. 5, 6

Biffer

Art. 8 al. 3

.... jusqu'au 30 septembre 1993 ou jusqu'à la publication d'une loi sur la surveillance des prix qui soumette à ladite surveillance les intérêts des crédits.

*Proposition Reimann Maximilian**Art. 1bis (nouveau)**Titre*

Relèvement ou maintien abusif du taux hypothécaire

Texte

Il y a abus lorsque le taux ne résulte pas d'une concurrence effective sur le marché hypothécaire et qu'il ne saurait se justifier économiquement au vu des règles et principes commerciaux reconnus dans le secteur bancaire.

Proposition Salvioni

(En cas de rejet du projet du Conseil fédéral)

Art. 8 al. 3

.... et reste en vigueur jusqu'au 30 septembre 1991.

M. Meizoz, porte-parole de la minorité: Permettez-moi d'introduire ce rapport de minorité en citant Soljenitsyne qui, dans son dernier livre intitulé «Comment réaménager notre Russie», porte le regard suivant sur les banques: «Les banques sont nécessaires en tant que centres opérationnels de la vie financière, mais il ne faut pas les laisser se transformer en excroissances usurières et en maîtres occultes de toute la vie». Ces réflexions du grand écrivain russe sont d'une actualité tout helvétique en un moment où le bras de fer entre les grandes banques et le Conseil fédéral est en passe de connaître l'issue que vous savez.

Surveillance conjoncturelle ou surveillance concurrentielle, l'Association suisse des banquiers n'en veut pas pour plusieurs raisons. Elle craint surtout que le surveillant des prix, soumis à d'importantes pressions politiques, soit empêché d'apprécier objectivement la situation. L'Association suisse des banquiers ne s'interroge pas, par contre, sur la capacité du monde politique à résister aux pressions des milieux économiques. Cette association souligne aussi que les interféren-

ces du surveillant des prix dans la mise en oeuvre des mesures de politique monétaire freineraient le ralentissement de la conjoncture. Théorie qui est confortée par les propos de M. Lusser, le patron de la BNS, selon lequel la surveillance conjoncturelle pourrait compromettre les chances de succès de la lutte contre l'inflation.

Or, si l'on en croit un expert entendu par la commission, l'adoption de l'arrêté urgent ne manquerait pas de provoquer une baisse d'activité dans l'industrie de la construction. On en conviendra, un recul des investissements dans ce secteur, l'un des plus importants de notre économie nationale, environ 17 pour cent du produit national brut, aurait tout naturellement des effets déflationnistes, donc contraires à ceux qui sont imaginés par les banquiers et leurs chaleureux supporters. Cette contradiction dans l'appréciation des conséquences possibles de la surveillance conjoncturelle affaiblit singulièrement la thèse de la BNS et de l'Association suisse des banquiers.

En fait, l'inflation a bien plus été stimulée par la BNS elle-même qui, entre 1987 et 1988, a trop généreusement crée de la monnaie; par les hausses successives du taux hypothécaire dont les répercussions ne se lisent pas encore complètement dans l'indice; par la crise du Golfe aussi, qu'elle ne saurait l'être par l'institution d'une surveillance conjoncturelle. On peut raisonnablement le penser en tout cas. La démonstration du contraire reste à faire.

Ce n'est pas tout. La surveillance conjoncturelle devrait nous valoir d'autres maux. Elle pousserait à la concentration bancaire et fragiliserait l'assise financière de banques régionales dans le cas où celles-ci seraient empêchées d'adapter leurs taux en temps utile. Or, chacun le sait, le processus de concentration bancaire ne date pas d'aujourd'hui; il est engagé depuis longtemps. Il ne s'est même jamais affirmé avec autant de force qu'au cours des années 1980, c'est-à-dire pendant une période où les banques n'étaient précisément pas soumises à un quelconque régime de surveillance des crédits. Ce processus de concentration se poursuivra qu'on le veuille ou non, indépendamment de la décision que nous prendrons aujourd'hui. Nous sommes bien sûrs que les grandes banques, dans leur appétit de puissance, ne feront rien pour en freiner le développement.

Les partisans de la surveillance conjoncturelle ne sont pas tous des analphabètes, comme pourrait le donner à penser le ton condescendant adopté à leur égard par certains personnalités, porteurs exclusifs de la science économique et bancaire. Ces analphabètes ont de la mémoire. Ils savent que la surveillance conjoncturelle a été mise en oeuvre avec succès de 1973 à 1978. Ils savent que l'intervention de M. Prix a permis, durant cette période, de différer l'entrée en vigueur de plusieurs hausses du taux hypothécaire. Ils savent aussi que la surveillance conjoncturelle n'a en rien affecté la capacité bénéficiaire des banques, qu'elle n'a aucunement favorisé une concentration du système bancaire, qu'elle n'a pas entravé la Banque nationale suisse dans la conduite de la politique monétaire. Pourquoi en irait-il autrement aujourd'hui ou demain, je vous le demande?

Les banques ont pour elles la logique économique, du moins le prétendent-elles. Mais encore faut-il que celle-ci soit bien étayée et bien illustrée, ce qui n'est pas évident, même si certains de leurs arguments méritent attention. Au surplus, la logique économique ne saurait constituer la loi suprême et on doit se demander s'il est sage d'aller jusqu'au bout de cette logique, dès lors que nous sommes en présence d'un enjeu dont les implications politiques, humaines et sociales sont immenses.

Mesdames et Messieurs, la majorité de la commission vous invite à suivre une voie médiane qui, en définitive, ne pourra que déboucher sur une impasse puisque, vu la longueur des procédures, elle ne permettra pas d'opérer dans les délais utiles. Cela veut dire qu'aucun contre-feu ne sera allumé pour empêcher la quatrième hausse du taux hypothécaire. La majorité le sait bien, sa proposition ouvre la porte à cette quatrième hausse.

La minorité ne veut pas être dupe. Notre responsabilité politique et sociale nous engage à forger l'instrument dont nous avons besoin pour que l'évolution des taux hypothécaires

puisse être désormais canalisée, endiguée. La persistance des grandes banques à vouloir maintenir leur projet de quatrième hausse est d'autant plus regrettable et condamnable que les banques cantonales, elles, étaient disposées à y renoncer, pour autant toutefois que chacun veuille bien jouer le jeu. Doit-on en conclure que les banques cantonales sont moins habitées par la science économique que les grandes banques ou, au contraire, qu'elles sont, elles, plus conscientes de l'intérêt général, qu'elles en ont une meilleure perception?

Nous avons de bonnes et nombreuses raisons d'adopter l'arrêté proposé par le Conseil fédéral.

Ce que la minorité de la commission sollicite de vous, c'est d'offrir à l'économie, aux locataires, aux propriétaires, le temps de reprendre leur souffle de manière à pouvoir surmonter et digérer les effets de l'accélération déstabilisatrice des taux hypothécaires – plus 40 pour cent en 18 mois, du jamais vu dans l'histoire de notre pays. C'est aussi s'offrir le temps de créer les conditions favorables à une évolution moins météorite des taux, évolution dont les conséquences seraient, dans cette perspective, mieux maîtrisables et assimilables par ceux qui auront à supporter le poids de taux dont on dit qu'ils pourraient atteindre l'altitude européenne.

En conclusion, je vous prie instamment de ne pas céder à la tentation de suivre la majorité de la commission. Ce serait décerner aux grandes banques un *satisfecit* qu'elles ne méritent pas, ce serait leur donner aussi le sentiment que leur discours mille fois répété, insidieux et hautain, a été payant. Suivez au contraire la minorité qui, avec le Conseil fédéral, vous présente la seule voie praticable pour empêcher l'entrée en vigueur de la quatrième hausse des taux hypothécaires.

Thür: Wir stehen bei diesem Artikel bei der entscheidenden Weichenstellung bezüglich der Frage, ob wir eine konjunkturelle oder eine wettbewerbspolitische Preisüberwachung einführen wollen. Ich bitte Sie namens der grünen Fraktion, den Minderheitsantrag Meizoz zu unterstützen.

Der Entscheid des Bundesrates, dem Parlament einen solchen Beschluss vorzulegen und vor allem im Bereich der Hypozinsen eine Teuerungsbekämpfung durchzusetzen, hat einen beispiellosen Expertenstreit über die Frage der Marktkonformität ausgelöst. Ich will mich nicht in diesen Streit der weltbesten Marktwirtschaftler einmischen. Ich weise lediglich auf einige Inkonssequenzen in den heutigen Argumentationen gegenüber der früheren Praxis hin: Bemerkenswert ist nämlich die Tatsache, dass die heute verkündeten Weisheiten vor Jahren offenbar nicht galten. Sie galten nicht, als man von 1973 bis 1978, also während fünf Jahren, eine konjunkturelle Preisüberwachung zuliess. Diese Bedenken gegenüber der konjunkturellen Preisüberwachung galten nicht, als der Bundesrat beispielsweise im Jahr 1982 – mit dem Willen des Parlamentes notabene – die Preisüberwachungs-Initiative der Konsumentinnen-Organisationen mit einem Gegenvorschlag bekämpfte. Was wollte dieser Gegenvorschlag? Nichts anderes als eine vorübergehende konjunkturelle Preisüberwachung, also genau das, was der Bundesrat heute vorschlägt. Warum hat man sich damals nicht gegen ein solches Konzept gewendet? Warum hat man sich damals nicht mit den gleichen Bedenken, die heute vorgetragen werden, gegen die vorübergehende konjunkturelle Preisüberwachung gewendet?

Wenn man die damalige Abstimmungsbroschüre hervornimmt, in der der Bundesrat diesen Gegenvorschlag vertreten hat und damit die Initiative der Konsumentinnen-Organisationen bodigen wollte, stellt man erstaunt fest, dass in keiner Art und Weise solche Bedenken, wie wir sie gestern zuhause gehört haben, erwähnt wurden. Im Gegenteil, damals tönte es ganz anders: Es wurde nämlich erklärt, dass man mit dieser konjunkturellen Preisüberwachung bekanntes Terrain beschreite. Die Erfahrung habe gezeigt, dass man damit die Teuerung effizient bekämpfen könne.

All das soll heute nicht mehr gelten. Haben sich die Zeiten in der letzten zehn Jahre derart verändert, dass plötzlich ganz andere ökonomische Grundsätze, ganz andere ökonomische Gesetzmässigkeiten gelten sollten? Da verstehe ich die Logik in der Argumentation in keiner Art und Weise mehr.

Wir diskutieren hier ja nicht über eine langfristige konjunkturelle Preisüberwachung, wir diskutieren ganz explizit über eine vorübergehende Preisüberwachung, und das ist doch der entscheidende Punkt. Mir scheint, in diesem ganzen Expertenstreit werde diese Nuance nicht gesehen. Ueberhaupt habe ich den Eindruck, dass dieser gescheite Diskurs zwischen den Ökonomen dazu führte, dass das eigentliche Ziel der Massnahmen aus den Augen verloren wurde.

Ausgangspunkt für die doch positive Reaktion des Bundesrats auf eine höchst unerfreuliche Entwicklung war die Sorge unserer Landesregierung um jene Hunderttausende von Bürgerinnen und Bürgern, die durch die massiven Kostensteigerungen bei den Wohnungsmieten in existenzielle Nöte kommen werden.

Was bieten nun die Wirtschaftsexperten als Rezept gegen diese Entwicklung an? Eigentlich gar nichts. Man will sich auf Warten verlegen. Man räumt ein, dass die wettbewerbspolitische Preisüberwachung in der gegenwärtigen Situation nichts bewirken werde. Man gibt das zu, sagt aber gleichzeitig, dass das Instrument der wettbewerbspolitischen Preisüberwachung möglicherweise die fünfte oder die sechste Runde verhindern werde.

Da fehlt mir der Glaube: Wenn nämlich in den nächsten Monaten auf dem Geldmarkt die Zinsen weiter steigen werden, werden Sie auch mit dem wettbewerbspolitischen Instrument weitere Steigerungen der Hypotheken nicht verhindern können. Wenn Sie das jetzt nicht konnten, wieso sollten Sie das bei der fünften oder sechsten Runde können, wenn sich das allgemeine Zinsniveau nach oben bewegt?

Selbstverständlich betrachten wir dieses Instrument im Sinne einer langfristigen Therapie auch nicht als tauglich. Das ist klar, das ist unbestritten. Wir räumen auch ein, dass diese Massnahme in einer kurzfristigen Perspektive gewisse negative Auswirkungen haben wird. Das ist immer der Fall, wenn am Preis manipuliert wird. Aber Sie werden ja als Arzt einem Krebspatienten auch nicht abraten, sich auf eine Chemotherapie einzulassen, obwohl Sie wissen, dass diese Therapie gesundheitsschädigend ist. Vor dieser Situation stehen wir heute: Wir müssen mit Massnahmen eingreifen, die vielleicht nicht ideal sind, die aber im Sinne einer langfristigen Strategie einen richtigen Impuls geben; wir müssten uns ja eigentlich darüber unterhalten, was nach dieser vorübergehenden konjunkturellen Preisüberwachung weiter geschehen sollte. Hierzu sind einige interessante Vorschläge gemacht worden. Wir sind auch der Auffassung, dass es nicht genügt, abzuwarten und diese Dreijahresfrist vorbeigehen zu lassen, ohne zu handeln. Wir sind auch der Meinung, dass man im Bereiche der Hypothekarkredite tiefgreifende Veränderungen vornehmen muss, dass es nicht angeht – das haben sich die Banken selber zuzuschreiben –, dass Hypothekarkredite zweckentfremdet werden, dass der ganze Hypothekarmarkt durch die Politik der Banken aus dem Lot geraten ist. Hier muss korrigierend eingegriffen werden; wenn die Banken das nicht selber merken, muss man sie eben dazu zwingen. Wir müssen darauf hinzielen, dass die Verschuldung abnimmt. Es ist ganz klar, dass die Hypotheken amortisiert werden müssen. Insbesondere müssen wir uns dafür einsetzen, dass die Gelder der zweiten Säule nicht in dem Sinne in den Bodenmarkt fliessen, dass die Pensionskassen als Konkurrenten gegenüber privaten Grundeigentums-käufern auftreten, sondern dass sie zur Finanzierung von Hypotheken verwendet werden können. Ich bin gespannt, was dann die Grossbanken sagen werden, wenn plötzlich die Pensionskassen als Geldgeber, als Hypothekargläubiger in grösserem Stil auftreten werden und auf diese Weise zu einer Verflüssigung des Hypothekarmarktes beitragen werden. Ich bin überzeugt, dass wir dann die Opposition von dieser Seite gewärtigen können.

Ich bitte Sie, aus diesen Gründen dem Minderheitsantrag Meizoz zuzustimmen.

Jaeger: Man hat als Ökonom fast etwas Hemmungen, zu diesem Thema überhaupt noch etwas zu sagen, weil die Sachkompetenz in diesem Zusammenhang offensichtlich doch nicht immer gefragt ist. Ich möchte auch feststellen, dass es in unserem Saal einige gibt, die ein sehr selektives Verhältnis zur

Marktwirtschaft haben. Sie sind feurige Anhänger der Marktwirtschaft, wenn es um die Energiepolitik geht, aber nicht, wenn es um die konjunkturelle Preisüberwachung geht. Oder sie sind feurige Anhänger der Marktwirtschaft im Falle der Preisüberwachung, aber kaum wird von Subventionen gesprochen, vergessen sie ihre Bekenntnisse – wie heute morgen und auch schon in anderem Zusammenhang. Andere wieder vergessen ihr feuriges Bekenntnis zur Marktwirtschaft, sobald es um die Landwirtschaft geht. Es ist sehr interessant: Die Marktwirtschaft ist etwas, wofür man immer dann ist, wenn man das Gefühl hat, sie nütze einem etwas; aber wenn man das Gefühl hat, man könnte anderswo und andersherum doch noch etwas mehr herausholen, dann vergisst man seine Bekenntnisse sehr oft.

Eine weitere Bemerkung: Mir scheint, dass hier der Gegensatz zwischen der konjunkturpolitischen Preisüberwachung und der wettbewerbspolitischen Preisüberwachung dramatisiert wird. Es geht nicht um eine grundsätzliche Fundamentalentscheidung, abgesehen vielleicht von der ordnungspolitischen Frage. Da ist – glaube ich – die Sachlage klar, die wettbewerbspolitische Preisüberwachung ist ordnungspolitisch akzeptabel, die konjunkturpolitische ist es nun einfach nicht. Herr Thür, Sie haben mit Recht und sehr geschickt darauf hingewiesen, dass viele früher – auch ich habe dazugehört – bei den dringlichen Konjunkturbeschlüssen für eine konjunkturpolitische Preisüberwachung votiert haben; ich habe das später bei der von mir entworfenen Preisüberwachungs-Initiative getan, aber vorher war ich – wie gesagt – für die konjunkturpolitische Preisüberwachung.

Ich möchte Sie alle darauf aufmerksam machen, dass wir zu Beginn der siebziger Jahre noch keinen Konjunkturartikel hatten. Die klassischen konjunkturpolitischen Instrumente standen damals noch nicht zur Verfügung. Es gab damals auch noch kein Notenbankinstrumentarium, das der Notenbank die Möglichkeit gegeben hätte, mit einer auf die realwirtschaftlichen Möglichkeiten ausgerichteten Geldpolitik die Konjunktur oder zumindest die Inflationsrate zu bremsen. Vielleicht hier noch einmal eine Klammerbemerkung zur Geldpolitik, denn diese steht natürlich im Zusammenhang auch mit den konjunkturpolitischen Massnahmen: Herr Bundesrat Delamuraz, ich begreife Ihren Unmut, denn auch ich habe das Gefühl, dass die Notenbank im Moment etwas zu technikfixiert ist auf gewisse Zinsziele. Sie sollte sich in Zukunft wieder vermehrt einer verstetigenden Geldpolitik verschreiben. Da möchte ich Sie voll und ganz unterstützen. Es ist wichtig, dass die Notenbank dies jetzt auch zur Kenntnis nimmt. Das hat nichts mit Einmischung zu tun, sondern es hat damit zu tun, dass man damit den Spielraum für eine Entspannung der Zinssituation ausschöpfen muss. Man sollte nicht weiterhin mit à tout prix negativen Geldmengenwachstumsraten für einen zusätzlichen Anstieg der Zinsen sorgen. Es stellt sich die Frage: Was kann man unternehmen? Den Herren Thür und Meizoz und anderen muss ich sagen, es wird verdammt schwierig sein, mit einer konjunkturpolitischen Preisüberwachung die vierte Runde rückgängig zu machen. Ich würde sagen, ökonomisch gesehen ist das nicht möglich. Wenn Sie das trotzdem durchzwingen, dann haben Sie den «Hosenlupf» mit den Banken gewonnen, das würde mich zwar ausserordentlich freuen, aber bedenken Sie die ökonomischen Folgen. Ich habe schon einmal davon gesprochen, es ist langweilig, ich wiederhole es aber: Wenn der Hypothekarzins künstlich unter dem Marktzins gehalten wird, dann werden eben Hypothekarkredite nicht mehr im ursprünglichen Ausmass gewährt, und es wird einen Abfluss dieser Gelder geben. Die Folgen sind sehr gefährlich. Das sind sozialpolitisch sehr wichtige Fragen. Dann kommt nämlich die Frage der Zuteilung: Wie sollen die Hypothekarkredite zugeteilt werden, wenn nicht mehr über den Zinssatz und über die Konditionen? Dann kommt eben eine selektive Zuteilung. Wer sind die Profiteure? Das sind die starken, die guten Kunden, die auch noch Wertpapiergeschäfte machen, und zuletzt sind es dann gerade die Mieter und die Eigenheimbesitzer, die wir schützen wollen, die auf mittlere oder längere Frist hier den kürzern ziehen. Ich möchte auf diese Probleme hinweisen. Niemand soll sagen, das hätte man an sich damals schon wissen müssen. Ich möchte einfach vor solchen Conse-

quenzen warnen. Und nun noch zur Frage der wettbewerbspolitischen Preisüberwachung: Es ist in diesem Saal immer wieder gesagt worden, die wettbewerbspolitische Preisüberwachung sei ein schwaches Instrument. Ich gebe durchaus zu, dass dies stimmen mag, wenn man die vierte Runde im Auge hat. Aber die vierte Runde bringen Sie auch mit der konjunkturpolitischen Preisüberwachung nicht weg, es sei denn eben mit den negativen Implikationen, die ich genannt habe. Die wettbewerbspolitische Preisüberwachung ist die zweitbeste Lösung. Obwohl ich mich sehr viel mit diesem Problem befasst habe, bin ich kein Freak einer solchen Lösung. Sie schafft aber die Möglichkeit, mittelfristig dafür zu sorgen, dass die Märkte wieder funktionieren. Und das könnte gerade nächstes Jahr wichtig werden, wenn weitere Hypozinsrunden folgen sollten – was wir nicht hoffen und was sicher auch nicht der Fall sein wird, wenn nicht ein Golfkrieg ausbricht. Sie könnte ansonsten dazu beitragen, dass die Hypothekarzinsen im Zuge der allgemeinen Zinssenkungen relativ flexibel und rasch wieder nach unten angepasst werden. Und all jene, die die wettbewerbspolitische Preisüberwachung bekämpfen, sollen nicht mit ordnungspolitischen Ueberlegungen kommen; mit ihnen werden Sie Schiffbruch erleiden, sie ziehen ganz sicher nicht. Sie können sagen, man sollte ein anderes Wettbewerbsrecht haben, aber wir haben gestern darüber gesprochen: ein solches ist – vorläufig wenigstens, leider – noch nicht möglich.

Aber wir stellen fest, was auch Herr Lusser festgestellt hat, nämlich dass es auf diesen Märkten – auf dem Hypothekarmarkt insbesondere – keinen ausgeprägten Wettbewerb gibt. Und die Frage stellt sich, ob die letzte Hypothekarzinserhöhung ein Ergebnis des Marktes und des Wettbewerbs ist. Ich bin überzeugt, sie ist es nicht. Das Parallelverhalten der Banken weist darauf hin. Einige wenige Banken machen nicht mit. Ich möchte alle auffordern, in Zukunft ihre Hypothekergeschäfte mit jenen Banken zu machen – diese Schleicherwerbung sei erlaubt, ich entschuldige mich dem Vertreter der Schweizerischen Bankgesellschaft gegenüber. Auf der anderen Seite muss auch gesehen werden, dass bei der letzten Erhöhung, die auf 1. November in Kraft treten soll, bereits Knappheitsperspektiven vorweggenommen worden sind. Nächstes Jahr könnte es zu einer weiteren monetären Verknappung kommen. Deshalb soll vorgesorgt werden, dass die Gewinne nicht erodieren. Eine Gewinngarantie darf es aber auch für die Banken nicht geben. Wenn sie nämlich möglich ist, spielt der Wettbewerb offensichtlich nicht. Und das ist hier der Fall. Deshalb hat Herr Guntern die Möglichkeit einzugreifen, und zwar ab sofort und nicht erst ab Mitte nächsten Jahres.

Herr Guntern selber gibt zu, dass er eingreifen kann, ohne dass die Kartellkommission vorher langwierige Abklärungen vornehmen müsste: Konsultation ja, aber die Abklärungen kann er selber machen. Die Abklärungen sind relativ rasch zu verwirklichen. Ich bitte Sie deshalb, hier für ein griffiges, langfristiges Instrument zu stimmen, vor allem auch deshalb, weil auf dem ordentlichen Gesetzgebungsweg dieses Instrument ebenfalls realisiert wird und dadurch auch die Kontinuität gewährleistet ist. Herr Bundesrat, ich hoffe, Sie sind nicht traurig, wenn es zu einer wettbewerbspolitischen Preisüberwachung kommt. Ich bin überzeugt: in ein oder zwei Jahren werden Sie froh und dankbar sein, dass hier der Rat so entschieden hat.

Neukomm: Die sozialdemokratische Fraktion tritt geschlossen für die konjunkturpolitische Preisüberwachung ein, weil unserer Ansicht nach in der jetzigen Situation nur dieses Instrumentarium greift. Die Sozialdemokraten und die Gewerkschaften haben sich zwar in den letzten Jahren immer vehement für die wettbewerbspolitische Preisüberwachung ausgesprochen, und zwar als Daueraufgabe in Ergänzung unseres zehnten Kartellrechts. Leider hat die Mehrheit unseres Rates am 5. Februar 1985 mit 90 zu 79 Stimmen die Banken privilegiert und die Kredite beim Preisüberwachungsgesetz – gegen den Volkswillen – gestrichen. Die Preisüberwachungsinitiative wurde zwar am 28. November 1982 gegen den heftigen Widerstand verschiedener Wirtschaftskreise und trotz eines Gegenvorschlags deutlich angenommen. Im Abstimmungskampf standen praktisch an jeder Veranstaltung auch die Hypothekarzinsen im Vordergrund der Auseinandersetzung.

Hätte sich beim Ausführungsgesetz vor fünfzehn Jahren die Mehrheit dieses Rates nicht gegen die Interessen der breiten Bevölkerung ausgesprochen, müssten wir uns heute nicht über diesen dringlichen Bundesbeschluss streiten. Der Bundesrat, in vorderster Front der Chef des Eidgenössischen Volkswirtschaftsdepartementes, schlägt uns heute eine flankierende Massnahme für die nächste Zeit vor, die wohlgedacht ist, weil sie Interventionsmöglichkeiten zugunsten der Mieter, der Eigenheimbesitzer und der Landwirtschaft zulässt. Eine andere Möglichkeit hätte unsere Landesregierung zurzeit gar nicht gehabt – wenn sie konsequent sein will –, nachdem die Grossbanken die vierte Hypothekarzinserhöhung ohne jegliche Konsultation der Behörden und der Schweizer Bevölkerung auf den Tisch schmettete. Herr Allenspach hat gestern von Pfuscharbeit gesprochen, von überstürzten Schnellschüssen. Ungeschickt und zu eifertig war sicher nicht der Bundesrat, sondern – das kam gestern über Parteigrenzen hinweg zum Ausdruck, selbst Herr Gysin sagte es – die Grossbanken mit ihrem selbstherrlichen Gehabe. Von unserer Seite wurde schon in der Eintretensdebatte dargelegt: Notsituationen erfordern Notmassnahmen! Wir sind froh, dass der Bundesrat gehandelt hat. Wir reden nicht nur vor den Wahlen von klugen Köpfen im Bundesrat, sondern auch, wenn sie im Interesse der breiten Bevölkerung verantwortungsbewusst handeln, ob es den Banken und ihren Vertretern nun passt oder nicht.

Der Bundesrat, das eidgenössische Parlament, die Wirtschaftskreise und die Bevölkerung haben mit der konjunkturpolitischen Preisüberwachung während sechs Jahren Erfahrungen sammeln können, von 1973 bis 1976. Im August 1976 zeigte beispielsweise eine Publikumsbefragung, dass 75 Prozent der Befragten für eine Weiterführung der Preisüberwachung waren. Jetzt so zu tun, als ob Herr Bundesrat Delamuraz und seine Leute nur einen wilden Hüftschuss abgaben – ich zitiere Herrn Nationalrat Frey von der SVP –, ist doch etwas überheblich und trägt sicher nicht dazu bei, das Vertrauen der Bevölkerung in die Behörden zu stärken.

Ich zitiere einen anderen, früher sehr aktiven SVP-Politiker, Herrn Ständerat Leon Schlumpf, der im Mai 1979 in seinem Schlussbericht über die konjunkturpolitische Preisüberwachung von 1973 bis 1978 auf Seite 90 klar und unmissverständlich an den Bundesrat und an das eidgenössische Parlament geschrieben hat: «Die Stabilisierung der Hypothekarzinssätze zur Eindämmung der Teuerung erwies sich – wie dargelegt – vorwiegend mit Blick auf die Auswirkungen auf die Mietzinsen und die Preise inländischer Agrarprodukte als geboten.» Ferner auf Seite 151: «Die in die Preisüberwachung von seiten der eidgenössischen Räte und des Bundesrates gesetzten Erwartungen konnten erfüllt werden.» Keiner widersprach damals in diesem Saal.

Ein so schlechter Hüftschuss kann also die konjunkturpolitische Preisüberwachung heute nicht sein, wie sie von gewissen SVP-Vertretern dargestellt wird. Herr Schlumpf wurde immerhin – ein halbes Jahr später, im Dezember 1979 – von der SVP-Fraktion als Bundesrat vorgeschlagen und von uns allen auch ehrenvoll gewählt.

Wir haben es heute nicht nur mit einer wirtschafts- und sozialpolitischen Frage zu tun, sondern mit einer staatspolitischen Dimension: Unzählige Mieter in diesem Land, Eigenheimbesitzer, Landwirte haben grosse Erwartungen. Sie erwarten von uns im Hinblick auf die vierte Hypothekarzinserhöhung – und allenfalls auf die weiteren – staatliche Interventionsmöglichkeiten, kritische Ueberprüfungsmöglichkeiten auch der Fakten. Die Mehrheit dieses Rates hat bis jetzt beim Kartellrecht, beim Bodenrecht, beim Mietrecht, in der Raumplanung griffige Verbesserungen abgelehnt oder stets verwässert. Es wäre deshalb unfair und unehrlich, jetzt, solange die konkreten Taten fehlen, lediglich auf die Ursachenbekämpfung hinzuweisen.

Die SP-Parlamentarier nehmen den Volkswillen ernst. Auch wir erwarten zwar von der Preisüberwachung keine Wunder. Da sind wir ehrlich und offen. Wir sind aber überzeugt, dass die flankierende Massnahme einen wichtigen Beitrag zur

Teuerungskämpfung darstellt. Dabei geht es auch um psychologische Aspekte und um Prävention, nicht zuletzt um das institutionalisierte Gespräch zwischen Behörden, Notenbank, Preisüberwachung und Banken. Der Hypothekarzins ist ja nicht einfach ein Marktpreis, sondern ein politischer Preis mit gewaltigen Auswirkungen. Die Erhöhungen dürfen nicht einfach als schicksalhaft dargestellt werden. Die konjunkturpolitische Preisüberwachung in der jetzigen Situation braucht weniger Zeit als die wettbewerbspolitische, um klare Signale zu setzen. Wir haben an vielen Orten eine Wohnungs- und Mietzinsnot. Wenn schon Notrecht, dann – so ist unsere Auffassung – braucht es möglichst rasch zweckmässige Eingriffsmöglichkeiten, bei denen nebst den betriebswirtschaftlichen Abklärungen auch die volkswirtschaftlichen Kriterien einzubeziehen sind.

M. Leuba: Tout à l'heure, Monsieur le Conseiller fédéral, vous avez dit dans votre introduction que vous ne vouliez pas chercher où il fallait placer le «Pierre noir». Je regrette que l'essentiel de votre intervention ait plutôt consisté à le placer dans le camp des banques.

Vous me permettez dès lors de préférer l'introduction de votre discours à sa substantifique moelle et de m'occuper, comme vous le suggériez, bien davantage du futur que du passé. Le passé est le passé! Des erreurs ont été commises, cela est tout à fait évident, y compris du côté des banques. Les politiciens responsables que nous sommes doivent examiner ce que nous devons faire maintenant, compte tenu de la situation dont on a dit que nous portions tous une part de responsabilité.

Monsieur le Conseiller fédéral, vous nous invitez souvent – vous avez parfaitement raison – à regarder au-delà de nos frontières. Nous sommes aussi d'accord que l'événement le plus extraordinaire intervenu à l'étranger durant l'année en cours, c'est l'effondrement, non pas des deux blocs, Monsieur le Président, mais du bloc de l'économie dirigée. C'est l'événement marquant de l'année, c'est la démonstration absolue que l'économie dirigée conduit à la catastrophe et à la faillite, et c'est cette faillite qui a fait tomber le mur de Berlin. Le 3 octobre 1990 restera sans doute une date dans l'histoire, pas tellement parce que le Conseil fédéral nous soumet une mauvaise solution, mais parce que c'est la date de la réunification allemande qui est l'illustration de cette faillite de l'économie dirigée.

Et c'est ce 3 octobre 1990 que le Conseil fédéral nous invite à prendre une décision qui est exactement une décision d'économie dirigée, c'est-à-dire la fixation politique du prix de l'argent, sous la forme d'un contrôle des taux hypothécaires – Mme Gardiol l'a d'ailleurs souligné hier. Certes, on pourra m'objecter que le Conseil fédéral ne fixe pas le taux hypothécaire, mais qu'il le soumet simplement à un surveillant qui le fixera en fonction de la situation politico-socio-économique du pays. Or, c'est exactement la même chose. De deux choses l'une, ou bien on attend, comme je crois l'avoir entendu, que le préposé commence immédiatement par supprimer la quatrième hausse de l'intrêt hypothécaire, ce qui serait la démonstration qu'il s'agit de la fixation politique du taux de l'intérêt, ou bien on jette de la poudre aux yeux de nos concitoyens en leur disant que, malgré notre vote, le préposé ne pourra rien faire d'autre que d'admettre la quatrième hausse. Nos concitoyens méritent beaucoup mieux que cette poudre aux yeux; ils méritent une économie qui n'aille pas exactement là où est allée l'économie dirigée telle que l'ont connue un certain nombre de pays de l'Est. Non seulement ces pays, mais l'ensemble du monde célèbre aujourd'hui les vertus de l'économie de marché, et c'est cette dernière qu'on veut nous faire abandonner sur un point essentiel de son fonctionnement.

Ma deuxième remarque nous incitera aussi à regarder au-delà de nos frontières. La Suisse a pratiqué un taux extrêmement bas des intérêts hypothécaires, tout à fait exceptionnel en Europe – vous l'avez souligné, Monsieur le Conseiller fédéral – parce qu'elle bénéficiait d'une épargne traditionnelle extrêmement abondante et peu rémunérée. Or, aujourd'hui, le citoyen suisse est sans doute devenu moins innocent, moins naïf. Il cherche à placer mieux son épargne – c'est le premier phéno-

mène – et – deuxième phénomène qui n'était pas tout à fait imprévisible mais que nous subissons – l'épargne s'est déplacée chez les investisseurs institutionnels qui ne placent pas sur des livrets d'épargne à 4, 4,5 ou 5 pour cent, mais effectuent des placements à des taux infiniment plus rémunérateurs.

Je reprendrai ici ce que disait le général de Gaulle: «il ne suffit pas de dire l'Europe, l'Europe, l'Europe, en faisant des sauts de cabri», nos taux hypothécaires se rapprochent des taux européens; il n'y a rien d'extraordinaire à cela. En ayant une épargne semblable à celle des autres pays européens industrialisés, comment peut-on imaginer qu'on aura des taux hypothécaires qui ne tendent pas vers les taux européens? Hurler tout d'un coup que cela est insupportable parce que nous nous rapprochons – nous ne les avons pas atteints – des taux européens est véritablement excessif.

Dans l'Espace économique européen, dont on parle énormément et sur lequel on fonde, et vous fondez, Monsieur le Conseiller fédéral, beaucoup d'espoirs, il y a une certaine liberté, à savoir celle des capitaux. Pensez-vous véritablement que nous pourrions continuer à maintenir nos taux hypothécaires tels qu'ils sont avec un régime de liberté des capitaux? C'est une pure illusion!

Ma troisième et dernière remarque concernera le fait que je ne suis pas le représentant des banques et que je n'entends pas pleurer sur leur sort; je pense qu'elles ont commis des erreurs évidentes, elles ont prêté au-delà du raisonnable, c'est vrai; mais ce ne sont pas elles qui vont être pénalisées par cet arrêt, ce sont malheureusement les locataires et c'est sur eux qu'il faut pleurer car la crise du logement va s'aggraver encore. Les banques, elles, ont plusieurs moyens de s'en tirer. L'arrêt en question manque de certaines dispositions. Il fallait interdire la dénonciation des hypothèques, car c'est à cela qu'on va aboutir ou à la non-conclusion de nouvelles hypothèques. Tel sera le résultat, et une fois encore, lorsque des dispositions sont prises, ce ne sont jamais les gros qui sont frappés, ce sont toujours les petits.

Enfin, je voudrais rappeler encore que dans le système dans lequel nous vivons la hausse des taux, qui doit rendre l'argent plus rare, est un moyen indispensable et inéluctable de lutte contre l'inflation. C'est un remède pénible pour un certain nombre de nos concitoyens – propriétaires ou locataires – je suis le premier à le constater, mais tous les remèdes ne sont pas agréables à prendre.

Pour terminer, je voudrais formuler deux vœux. D'abord je crois que nous ne pouvons que souhaiter que les banques fassent preuve de compréhension à l'égard des situations individuelles – car il en existe de pénibles – mais je crois avoir perçu qu'elles en avaient l'intention. Mon deuxième vœu concerne la charge hypothécaire. La Suisse, vous l'avez dit, Monsieur le Conseiller fédéral, est l'un des pays si ce n'est le pays le plus hypothéqué ou qui accuse le taux d'hypothèques le plus élevé, c'est vrai. Il appartient dès lors aux banques de pratiquer une politique hypothécaire qui implique inévitablement l'amortissement des dettes. C'est primordial, elles doivent le comprendre, sinon des dispositions législatives seront indispensables.

Le président: Je comprends la perspective que M. Leuba a donnée au traitement du sujet, sur le taux hypothécaire, et qu'il l'ait mis en relation avec la théorie des blocs. Mais justement, la théorie des blocs est ainsi faite que quand l'un s'effondre, l'autre s'effondre aussi, parce qu'ils s'appuient l'un l'autre, et je crois que nous verrons effectivement l'effondrement des blocs.

M. Cavadini: La majorité du groupe radical soutiendra la proposition de la majorité de la commission, pour beaucoup de raisons qui ont déjà été évoquées ici. Je me bornerai donc à vous exposer quelques autres éléments qui me paraissent très importants dans cette discussion.

Les expériences passées ont toujours démontré que l'inflation est un fléau et constitue un très grave danger pour notre économie et pour la population, d'où les efforts que nous menons, tout comme d'autres nations, pour la combattre. Mais il faut s'y

attaquer dès les premières manifestations, faute de quoi elle s'amplifie, et pour reprendre le contrôle de la situation les mesures nécessaires risquent d'être encore plus douloureuses, plus impopulaires, les taux d'intérêt risquent d'augmenter encore. Il est donc juste, politiquement et économiquement, de tout mettre en oeuvre pour stopper rapidement l'inflation.

Actuellement, celle que nous subissons en Suisse est d'origine interne et l'une de ses causes est la haute conjoncture dans laquelle nous vivons depuis huit ou neuf ans. Les moyens les plus efficaces pour lutter contre cette inflation se trouvent entre les mains de la Banque nationale, qui doit doser la quantité de monnaie selon les besoins de l'économie. C'est une tâche ardue et délicate. La politique restrictive qu'elle a menée ces deux dernières années avait commencé à porter ses fruits. En juillet, par exemple, l'inflation était nulle par rapport au mois précédent. Puis il y a eu, en août, la crise du Golfe et seule une politique restrictive de la Banque nationale peut éviter une nouvelle poussée inflationniste. Mais une telle politique a pour effet la hausse des taux d'intérêt, en tout cas pour une certaine période. Nous ne pouvons pas avoir une politique restrictive sans en avoir les effets. Si la Banque nationale n'avait pas appliqué ces deux dernières années une politique stricte pour combattre l'inflation, je suis persuadé que celle-ci dépasserait aujourd'hui le 6 pour cent que nous connaissons et les taux d'intérêt seraient d'être encore plus élevés. N'oublions pas – je vous cite cet exemple qui est très révélateur – l'expérience de 1978. En 1977, l'inflation était tombée à 0,7 pour cent. Le 30 septembre 1978, la Banque nationale, sous la pression du Conseil fédéral, avait abandonné le contrôle de la masse monétaire en rachetant des dollars afin d'éviter une flambée du cours du franc suisse. Cette politique avait eu des conséquences très rapides: en 1979, déjà, l'inflation était passée de 0,7 à 5,2 pour cent, niveau auquel elle s'est maintenue pendant trois ans. Si la Banque nationale persiste dans sa politique assez restrictive, il est probable que l'inflation devrait commencer à diminuer, sauf événements extérieurs imprévisibles.

Bloquer politiquement, même pour une période très courte, les effets de la seule politique capable de diminuer l'inflation à moyenne échéance, serait une décision fautive et très dangereuse politiquement. Nous risquons de nous trouver d'ici une ou deux années avec une flambée inflationniste encore plus forte, que tout le monde paiera, les épargnants comme les locataires. C'est pourquoi il faut éviter une surveillance conjoncturelle des taux d'intérêt, qui pourrait créer une illusion dangereuse aujourd'hui car, comme l'a relevé M. Jaeger, elle ne pourra pas éviter cette quatrième hausse et aux illusions d'aujourd'hui succéderont les effets pervers de demain. Si on prend des décisions contre les mécanismes de l'économie de marché, les crédits d'investissements vont disparaître. Il y aura des réactions, c'est-à-dire moins de moyens à disposition dans le domaine hypothécaire, des dénonciations d'hypothèques de la part des banques, et ceux qui seront le plus touchés par ces mesures seront encore ceux qui auront le moins de disponibilités financières pour faire face à cette nouvelle situation.

On peut en revanche soutenir une surveillance de la concurrence dans le marché hypothécaire. Il ne faut pas se faire d'illusions, ni s'attendre à des miracles quant au niveau des taux hypothécaires; toutefois c'est un essai qui mérite d'être fait, en collaboration avec la Commission des cartels. Une meilleure transparence ainsi qu'une concurrence sur le marché est souhaitable et pourrait en définitive être aussi dans l'intérêt des banques.

La majorité du groupe radical appuiera donc la proposition de la majorité de la commission, solution qui devrait également permettre un contact utile entre autorité politique et banques ainsi que favoriser peut-être une meilleure concurrence, avec des effets positifs sur le marché hypothécaire et des taux d'intérêt. Nous sommes toutefois d'avis que la solution à ce problème actuel et délicat doit être recherchée ailleurs, et en premier lieu dans l'atténuation ou dans l'élimination du mécanisme qui permet de répercuter sur les loyers les variations des taux d'intérêt. Le loyer d'un appartement ne dépend pas exclusivement du taux d'intérêt, quantité d'autres facteurs

contribuent à calculer le prix de vente ou de location d'un logement. Le groupe radical souhaite que le Conseil fédéral étudie cette question à fond, avec les autres possibilités qui ont été suggérées et nous attendons des propositions concrètes de sa part dans les plus brefs délais, si l'on veut vraiment résoudre ce problème de façon définitive et non pas se contenter de s'attaquer aux symptômes sans supprimer les causes.

Hess Peter: Nachdem in der Eintretensdebatte bereits reichlich Gelegenheit zur Darlegung der Standpunkte bestand, will ich mich sehr kurz halten, damit wir nicht heute die gleichen Argumente entwickeln wie gestern.

Herr Thür hat auf die Preisüberwachung in den Jahren 1973 bis 1975, die dann bis 1978 verlängert wurde, Bezug genommen und gesagt, damals hätte auch keine Opposition gegen eine konjunkturelle Überwachung bestanden und es seien keine negativen Folgen zu verzeichnen gewesen. Ich möchte ihn erinnern, dass damals, in der Zeit von 1973 bis 1975, auch die Löhne der Preisüberwachung unterstanden. Dann gilt es, sich vor Augen zu halten, dass in den Jahren 1973 bis 1978 die Margen unserer Banken, vor allem auch die Margen in der Differenz zwischen den Hypothekarzinsen und Spareinlagen, beträchtlich höher waren, als das heute der Fall ist, nämlich zwischen 1,2 und 2 Prozent.

Ich möchte hier beileibe nicht für die Grossbanken sprechen – wo das vielleicht eine andere Dimension hat –: aber bei den spezifischen Hypothekarbanken ist das ein beträchtlicher Unterschied zur Situation von heute.

Herr Meizoz, aus Ihrem sehr engagierten Votum müsste oder könnte man ableiten, dass all jene, die sich jetzt nicht für die konjunkturpolitische Preisüberwachung aussprechen, sondern für die wettbewerbspolitische, Wasserträger der Banken seien. Ich möchte mich namens der christlichdemokratischen Fraktion ausdrücklich gegen diese Unterstellung – wenn es vielleicht auch nicht so klar gemeint war – wehren. Ich habe gestern ganz eindeutig meine Einschätzung über die Haltung der Grossbanken dargelegt und möchte davon nichts zurücknehmen.

Herr Neukomm, Sie sagten, eine Notsituation erfordere Notmassnahmen. Ich habe gestern schon dargelegt: Wir befinden uns nicht in einer Notsituation. Man kann auch nicht sagen, dass es heute gelte, den Volkswillen zu erfüllen. Was ist der Volkswille in einer Zeit der hohen Zinsen? Klar ist es der Volkswille, dass wir alles tun sollen, um die Zinsen wieder hinunterzubringen. Das kann aber nicht heissen, dass wir quasi wie ein *deus ex machina* Mechanismen entwerfen, die unabhängig vom Marktgeschehen die Zinsen wieder hinunterbringen. Wir müssen uns in Verantwortung – die auch Sie angesprochen haben – auf die Teuerungskämpfung als oberstes Ziel ausrichten, darüber sind wir uns alle im Rate einig. Da gilt es jetzt, diese schmerzliche Zeit, vielleicht bis nächsten Sommer, so hoffen wir, durchzuhalten und gleichzeitig, wie es unsere Fraktion vorgeschlagen hat, mit raschen und grosszügigen Hilfemassnahmen all jenen Härtefällen zu Hilfe zu kommen, die heute unverschuldet Opfer bringen müssen. Vor Augen halten müssen wir uns in diesem Zusammenhang schliesslich, dass die Gefahr einer konjunkturpolitischen Preisüberwachung darin besteht, dass es der Nationalbank im nächsten Sommer nicht gelingen wird, die Abkühlung aufzufangen, und wir in eine Rezession abstürzen. Die Konsequenzen, die daraus erwachsen könnten, in der Wirtschaft, auf dem Arbeitsmarkt, die wollen wir sicher nicht herbeiwünschen.

Ich möchte nichts mehr sagen über die Alternativen, die es zu bearbeiten gilt; sie sind hinlänglich diskutiert worden. Der Bundesrat kennt sie. Ich bringe aber, wie Herr Jaeger, ganz klar zum Ausdruck, dass die wettbewerbspolitische Preisüberwachung kein Papiertiger ist. Ich habe es schon zum Ausdruck gebracht: Sie gibt uns die Möglichkeit, das Preisverhalten der Banken transparenter zu gestalten. Und sie hilft vor allem mit – das ist ein sehr wichtiger Punkt –, dass die Banken, die Nationalbank und auch der Bundesrat durch diese Preisüberwachung gezwungen werden, inskünftig wieder miteinander zu sprechen. Der Auslöser unserer heutigen, langen Diskussion ist, dass offenbar die Banken, die Nationalbank und der Bundesrat nicht miteinander gesprochen haben.

Emotionale Aufwallungen und Verhärtungen können aber keine einvernehmlichen Lösungen mehr ermöglichen. Wenn wir mit dieser wettbewerbspolitischen Preisüberwachung erreichen, dass dieses sehr notwendige Gespräch wieder zum Tragen kommt, haben wir sehr viel erreicht.

Rechsteiner: Es kann noch so viel von den Vertretern der Kommissionsmehrheit gesagt werden: Die Tatsachen sind klar. Die wettbewerbspolitische Preisüberwachung – so sehr sich Herr Jaeger und die Mehrheit in der Kommission als Sieger in der Kommissionsarbeit feiern liessen – kann die vierte Hypozinsrunde nicht verhindern, nicht einmal hinausschieben. Diese wettbewerbspolitische Preisüberwachung bedeutet in diesem Zusammenhang – und das ist die konkrete Not – nichts anderes als Placebo für das Volk.

Herr Hess empfiehlt jetzt erneut das Gespräch des Bundesrates mit den Banken. Wir haben ja erlebt, was dieses Gespräch gebracht hat. Sie haben die Mehrheit der Kommission davon überzeugen können, dass das Gespräch mit den Grossbanken aufgenommen werden soll. Die Grossbanken haben gezeigt, was sie vom Gespräch halten: Sie sind hart geblieben. Sie müssen das zur Kenntnis nehmen. Die Grossbanken kennen diese Sprache nicht. Sie führen in diesem Zusammenhang eine Politik des Diktats. Es braucht rechtliche Instrumente mit Zähnen, die es einem Preisüberwacher erlauben, die Hypozinsrunde zu verhindern.

Wir haben uns, wir gewöhnlichen Politiker, Nationalrätinnen und Nationalräte, von Ökonomen belehren lassen müssen, etwa von Herrn Jaeger, es handle sich bei der konjunkturpolitischen Preisüberwachung um einen sogenannten ordnungspolitischen Sündenfall. Was haben wir denn für eine Ordnung in diesem Land? Eine Ordnung doch, die bei den Hypozinserhöhungen nur den Banken, den Reichen nützt, aber der Mehrheit des Volkes, den Mieterinnen und Mietern, schadet. Diese Ordnung, die eine Unordnung ist, muss korrigiert werden. Der Sündenfall in diesem Zusammenhang ist nicht die konjunkturpolitische Preisüberwachung, der Sündenfall ist doch hier ganz klar das Verhalten der Grossbanken!

Sind wir denn in den siebziger Jahren mit der konjunkturellen Preisüberwachung so schlecht gefahren? Wir sind es nicht. Herr Neukomm hat es dargelegt. Es ist etwas seltsam: Herr Schürmann war ein CVP-Politiker, Herr Schlumpf ein SVP-Politiker; sie sind zu populärsten Politikern in der Schweiz geworden, weil sie mit der konjunkturpolitischen Preisüberwachung etwas anzufangen wussten, weil sie im Interesse des Volkes gewisse Preiserhöhungen verhindert haben, insbesondere auch Hypozinserhöhungen. Die beiden Preisüberwacher haben die Lage der verschiedenen Institute sehr gut zu unterscheiden verstanden. Gerade bei Hypozinserhöhungen haben sie teilweise bei Regionalbanken Aufschläge bewilligt, die sie bei Kantonalbanken nicht oder nur in geringerem Ausmass zugelassen haben. Das hat dem Volk gedient.

Man kann davon ausgehen, dass auch Herr Guntern eine solche vernünftige Politik im Interesse des Volkes verfolgen würde. Wir haben ohnehin etwas seltsame Verhältnisse: Wir haben einen freisinnigen Bundesrat, der eine konjunkturpolitische Preisüberwachung vorschlägt, und wir haben einen CVP-Politiker, Herrn Guntern, der als Preisüberwacher eingesetzt würde; diese bürgerlichen Herren, der freisinnige Bundesrat Delamuraz und der CVP-Politiker Guntern, verdienen doch in diesem Zusammenhang auch das Vertrauen der bürgerlichen Mehrheit.

Es ist uns klar, wir machen uns darüber keine Illusionen: Wenn das Zinsniveau insgesamt weiter ansteigt, die europäische Integration auch ökonomisch voranschreitet, kann eine Erhöhung vermutlich auf die Dauer nicht verhindert werden. Für die Mehrheit der Mieterinnen und Mieter in diesem Land macht es etwas aus, ob diese Erhöhung früher oder später bewilligt wird, ob diese beispielsweise so lange hinausgeschoben werden kann, bei den Instituten, bei denen das von der Marge her nicht ausgewiesen ist, bis sie gerechtfertigt werden kann. Eine Hypozinserhöhung ist eine politische Preiserhöhung, und sie ist von Bedeutung für die Mehrheit im Volk.

Ich bitte Sie deshalb, der konjunkturpolitischen Preisüberwachung gemäss Vorschlag des Bundesrates zuzustimmen,

der einzigen Preisüberwachung, die in diesem Zusammenhang etwas bringt.

Vollmer: Wettbewerb oder konjunkturpolitische Preisüberwachung? Das ist hier die Frage. Wir haben gestern und heute ein ökonomisches Seminar von unserem Kollegen Jaeger anhören dürfen, und er hat uns eine Lektion in Sachen Marktwirtschaft erteilt: Wir wissen jetzt, welche der beiden Varianten der grössere und welche der kleinere ordnungspolitische Sündenfall ist.

Aber tun wir doch nicht so, als könnten wir unsere Probleme in diesem Lande mit diesen ordnungspolitischen, reinen Lehren lösen! Die Mieter, die Eigenheimbesitzer, auch die Bauern, die jetzt von diesen Hypothekarzins erhöhungen überrascht wurden, können diese Erhöhungen nicht mit Hinweisen auf die ökonomisch reine Lehre bezahlen. Es wurde heute bereits mehrfach darauf hingewiesen: Wir kennen mit Recht in vielen wichtigen sozialen Bereichen Interventionen des Gemeinwesens, des Bundes, auch in der Landwirtschaft; wir haben das betreffend Gatt-Politik gehört. Wir haben heute morgen im Zusammenhang mit der Verkehrspolitik mehrheitlich festgestellt, dass es eben auch Aufgabe des Bundes sein muss, dort einzugreifen, wo der Markt nicht die erwünschten Resultate erzielt.

Die politische Hauptfrage, die letztlich die Mieter und die Eigenheimbesitzer interessiert, ist doch die, welche der beiden Varianten jetzt, heute und morgen tatsächlich Aussicht hat, etwas zu bewirken. Und da sollten wir doch alle Augenwischereien unterlassen. Der Beschluss über eine rein wettbewerbspolitische Preisüberwachung ist doch letztlich nur eine Abseignung der vierten Hypothekarzinsrunde, die jetzt stattgefunden hat. Wir wissen, dass wir mit diesem Beschluss – obwohl er als dringlich postuliert wird – nicht erreichen können, was das Volk von uns fordert: Wir können die Preiserhöhungen, die aufgrund dieser Hypothekarzins erhöhung ausgelöst worden sind, nicht zurücknehmen oder anpassen und korrigieren.

Auch für die Zukunft ist es mehr als ungewiss, ob wir allein mit diesem Instrument die weiteren Preissteigerungen in diesem Sektor tatsächlich in den Griff bekommen. Da liegt doch der Unterschied zur jetzigen, konjunkturpolitischen Vorlage, die uns der Bundesrat vorschlägt: Nur mit der konjunkturpolitischen Preisüberwachung wird es möglich sein, die jetzt anstehenden Erhöhungen unter die Lupe zu nehmen, ganz genau zu überprüfen, zu durchleuchten und allenfalls zu korrigieren. Hier im Saal sitzt der Preisüberwacher Odilo Guntern. Ich habe in verschiedenen Zeitungsinterviews gelesen, dass er froh wäre um dieses Instrument der konjunkturpolitischen Preisüberwachung, dass es ihm etwas nützen würde, dass er damit tatsächlich ein griffiges Instrument in der Hand hätte, um jetzt und in Zukunft Einfluss zu nehmen und zu schauen, ob man nicht Korrekturen vornehmen muss. Wollen Sie ihm das vor enthalten?

Sie werden morgen wieder in Ihre Kantone heimkehren. Ich möchte wissen, was Sie Ihren Leuten dort erzählen, den Eigenheimbesitzern, den Bauern, die unter diesen Lasten schwer zu tragen haben.

Wir machen uns keine Illusionen: Es wären nicht nur Preisüberwachungsinstrumente notwendig, um den aus den Fugen geratenen wohnungspolitischen Markt zu korrigieren. Aber die ordnungspolitisch unbedenkliche Vorlage, diejenige mit der Kapitalisierung der Hypothekarzins erhöhungen, wurde ja bereits auf Bundesratsebene abgewürgt. Wahrscheinlich geschah dies deshalb, weil wir offensichtlich keine ordnungspolitischen Argumente dagegen vorbringen könnten, wenn sie heute hier vorliegen würde. Es reicht aus, dass bereits der Bundesrat zurückbuchstabiert hat; machen wir es ihm nicht noch nach. Stützen wir die Vorlage nicht noch mehr zurück. Geben wir dem Preisüberwacher die Instrumente, die er dringend benötigt, um jetzt etwas für die Mieter zu tun.

Es wäre peinlich, wenn das Schweizervolk nach der zweitägigen Debatte über dieses aktuelle Thema den Eindruck erhalten müsste: Ausser Spesen nichts gewesen. Der Vertrauensverlust in die Politik wäre damit grösser als alle möglichen, ökonomisch negativen Auswirkungen der konjunkturpoliti-

schen Preisüberwachung, die Herr Jaeger an die Wand gemalt hat.

Ich bitte Sie deshalb dringend, dem Vorschlag des Bundesrates und der Kommissionsmehrheit zuzustimmen. Die Schweizer Bevölkerung will jetzt ein griffiges Instrument. Sie will jetzt sehen, dass wir tatsächlich etwas gegen diese Erhöhungen unternehmen.

Persönliche Erklärung – Déclaration personnelle

Mme Gardiol: M. Leuba veut me faire dire ce que je n'ai pas dit. Je ne cherche pas le fautif, je ne sais d'où vient ce mal entendu ou ce raccourci de pensée, mais ce que je demande à ce cénacle politique c'est de prendre une décision politique et de voter pour la surveillance conjoncturelle. J'ai sous les yeux le procès-verbal d'hier et je vous relis les quelques lignes à ce sujet: «Cette mesure de politique conjoncturelle est une vraie mesure politique, telle qu'on l'attend d'un Parlement. Laissons aux banques leurs analyses strictement économiques. Nous, nous devons agir sur un autre plan. Ce que la population attend du Parlement, c'est un geste politique, un geste de décideurs».

Le président: J'aimerais vous donner des précisions sur la procédure que nous allons suivre pour ce vote qui est un peu délicat. En premier lieu, M. Salvioni présentera sa proposition à l'article 8. Ensuite, c'est la présidente de la commission qui aura la parole, puis le rapporteur de langue française, et pour terminer M. le conseiller fédéral Delamuraz.

Nous voterons d'abord sur la proposition de M. Salvioni pour épurer le concept de la majorité, donc proposition Salvioni contre proposition de la majorité. Puis nous opposerons le concept ainsi obtenu de la majorité à celui de la minorité, vote qui se fera à l'appel nominal. Si le concept de la majorité l'emporte, nous traiterons la proposition de M. Maximilian Reimann, article 1bis nouveau, qui ne se conçoit que dans le concept de la majorité.

M. Salvioni: J'interviens uniquement sur la procédure de vote. Ma proposition demande de réduire la période de surveillance des prix conjoncturelle de trois ans à une année. Il est évident qu'elle doit être soumise au vote préalablement, car ensuite on pourra opposer la solution issue de cette première votation à celle de la surveillance des prix concurrentielle. On aura ainsi une votation sur deux solutions comparables. Pourquoi une année? Une surveillance des prix conjoncturelle pour trois ans représente dans la théorie et la pratique économique un inconvénient trop grave. Les critiques émises ici par M. Jaeger sont évidemment justifiées sur une longue durée. Mais une telle surveillance sur une période d'une année a en définitive un autre but. Elle a une finalité typiquement politique. Elle veut donner au Conseil fédéral la possibilité de traiter avec les banques, les autres institutions (Banque nationale suisse, Commission fédérale des banques, etc.) pour rechercher une solution qui tienne compte de toutes les données, y compris celles de l'économie générale et de celle des consommateurs. Il est également possible que durant cette année les taux d'intérêt baissent, ce qui rendrait l'exercice inutile. On aurait évité une bataille qui risque d'avoir des conséquences assez graves pour tout le monde.

Il est également possible que, dans ce laps de temps d'une année, le Conseil fédéral puisse prendre une série de mesures pour tenir compte des problèmes qu'une éventuelle augmentation des taux hypothécaires va engendrer. Il pourrait mettre en place un filet de sécurité pour essayer de mettre à l'abri les personnes les plus démunies, les plus faibles, c'est-à-dire pour intervenir dans les cas de rigueur. Actuellement, le Conseil fédéral ne saurait le faire, car il n'a pas encore organisé ce système. Mais, dans une année, il pourra agir si l'on voit que l'augmentation des taux d'intérêt est inévitable. Au fond, il s'agit d'une simple retard d'une année; mais vous pourriez me rétorquer que durant cette période il y aura probablement des banques qui devront renoncer à une augmentation et, par conséquent, leur marge de bénéfice se réduira. J'ai déjà affirmé hier que cela était possible. Mais, dans un système de li-

bre marché – j'entends toujours parler de ce concept ici – celui qui commet des fautes ne doit-il pas payer? Ou bien alors celui qui commet des fautes dans une économie de marché a-t-il le droit de faire payer ses erreurs à des tiers? C'est là que se situe le problème. Si on limite les dommages et les pertes à une année, c'est tout à fait acceptable du point de vue politique et sans doute aussi du point de vue économique, que la facture soit payée par les banques qui se sont mises dans l'impasse par des erreurs de gestion.

C'est la raison pour laquelle, somme toute, j'estime qu'une surveillance conjoncturelle des prix limitée à une année est une solution acceptable pour tout le monde. Cela dédramatise le problème et permet à tout un chacun de respirer. Je suis convaincu que dans une année on se retrouvera avec des problèmes déjà résolus ou prêts à l'être grâce au travail préparatoire qui aura été effectué par le Conseil fédéral. Je vous invite donc à voter la limitation de la surveillance conjoncturelle des prix à une année.

Il est inutile que je vous répète que la surveillance des prix concurrentielle deviendrait inutile dès l'instant où nous aurions accepté le contre-projet du Conseil fédéral qui la prévoit déjà. Cette surveillance n'est donc qu'un exercice alibi pour faire croire qu'on agit. Mais en réalité on ne fait rien. Alors, autant agir en donnant la possibilité de bloquer momentanément les taux d'intérêt hypothécaires et essayer de s'en sortir avec un compromis et des solutions qu'on peut rechercher entre partenaires.

M. Jeanneret: Je vous invite à suivre la commission et à rejeter la proposition de M. Salvioni, ceci pour deux motifs. Le premier, c'est que la procédure de vote qui nous a été soumise nous étonne: je crois qu'il est beaucoup plus sage d'opposer le système de la commission dans l'ensemble de sa procédure avec le délai qu'elle a prévu de 1992 à la proposition de M. Salvioni.

La deuxième raison c'est qu'il serait à mon avis plus judicieux que ce soit le nouveau Parlement qui refasse, en 1992, le point de la situation avec le Conseil fédéral, et non pas ce Parlement, l'été prochain, sous la pression de certains événements. C'est pourquoi j'estime qu'il faut adhérer à la proposition de la commission et rejeter celle de M. Salvioni.

Frau Ulrich, Berichterstatterin: Ich muss zuerst etwas richtigstellen: Sie haben einen Antrag von Herrn Salvioni über eine Fristverkürzung vor sich. Der Präsident hat vorhin gesagt, er sei ein Abänderungsantrag zum Mehrheitsantrag. So, wie ihn Herr Salvioni begründet hat und wie er sich gestern geäußert hat, ist er aber ein Abänderungsantrag zum Antrag der Minorität respektive des Bundesrates. Das müssen wir ganz klar sehen. Deshalb wird das, was vorhin Herr Jeanneret gesagt hat, hinfällig. Dann ist es sinnvoll, dass wir zuerst darüber abstimmen, ob die Frist für die konjunkturelle Überwachung – also Vorschlag Bundesrat – verkürzt, oder ob sie bei drei Jahren belassen werden soll. Dann können wir nachher Mehrheit und Minderheit einander gegenüberstellen.

Ich versuche, kurz Stellung zu nehmen: In der Kommission haben wir uns nicht über die Fristenverkürzung gemäss Vorschlag des Bundesrates unterhalten.

Persönlich unterstütze ich die Anliegen von Herrn Salvioni, denn wir werden ja anschliessend die Gesetzesrevision über die Preisüberwachung besprechen, und dann würden beide Anliegen ineinanderfliessen. Aber ich muss es dem Rat überlassen, ob er diese Verkürzung im Antrag des Bundesrats vornehmen möchte. Vor allem muss auch der Bundesrat noch sagen, was er dazu meint.

Ganz kurz zu den Anträgen von Mehrheit und Minderheit: Wenn Sie ein kurzfristiges Instrument schaffen wollen, das die Möglichkeit in sich birgt, noch in die vierte Hypozinsrunde einzugreifen, müssen Sie dem Antrag Bundesrat/Minderheit zustimmen.

Wenn Sie dem ordnungspolitischen Antrag folgen und für die wettbewerbspolitische Fassung votieren, die später hoffentlich durch ein ordentliches Gesetz abgelöst wird, dann folgen Sie der Mehrheit.

M. Theubet, rapporteur: Avec la discussion relative au principe, nous nous trouvons devant un choix fondamental: le type de surveillance que l'on entend exercer. Le Conseil fédéral propose une surveillance de type conjoncturel – vous en connaissez les raisons. La minorité de la commission emmenée par notre collègue Meizoz soutient la proposition du Conseil fédéral. Quant à la majorité de la commission, au nom de laquelle je m'exprime, elle a repris la proposition Jaeger qui préconise une surveillance de type concurrentiel, en précisant que le surveillant des prix agit de concert avec la Banque nationale et la Commission fédérale des Banques. C'est ce que précise l'article premier, alinéa 2 de l'arrêté.

Tel que conçu et complété, ce principe instaure une surveillance des taux hypothécaires telle qu'elle devrait ressortir de la révision de la loi sur la surveillance des prix que nous allons entreprendre tout à l'heure. En fait, nous ne faisons qu'anticiper pour le domaine des taux hypothécaires l'extension future de la surveillance au domaine des crédits. Ce faisant, nous ne faisons que répondre aux vœux de très larges milieux.

C'est une voie médiane il est vrai, mais pas une impasse, puisque cet instrument sera opérationnel lorsqu'interviendront de futures hausses. Aux faiblesses économiques de la surveillance conjoncturelle, nous avons préféré un système qui n'a aucune influence sur la politique monétaire, accordant ainsi la priorité à la lutte contre le renchérissement. Autrement dit, notre préférence va à la longévité plutôt qu'à la rapidité. Dans le message lui-même il est précisé que la surveillance conjoncturelle telle que proposée ne pourra empêcher des augmentations de taux hypothécaires dues aux effets à long terme des forces du marché.

Dans ces conditions, la majorité de la commission a opté pour la variante qui offrira l'effet le plus durable et elle vous invite à en faire de même.

M. Delamuraz, conseiller fédéral: Le débat d'entrée en matière a en quelque sorte rebondi par les interventions que nous venons d'entendre. Je ne veux pas le reprendre mais dire clairement que tous les acteurs, publics et privés de ce grand jeu, doivent se consacrer, à l'avenir, à organiser le futur, c'est-à-dire une normalisation graduelle du marché immobilier et du logement, qui permette le rétablissement plein et entier du jeu normal des forces du marché.

Monsieur Leuba, j'ai précisé tous les milieux, pas seulement les banques, et non plus sans les banques. C'est tout ce que j'ai voulu dire dans l'intervention d'entrée en matière.

Il est urgent de procéder à cet assainissement, car nous ressentirons effectivement davantage encore, demain, les effets internationaux et nous serons, dans ce domaine aussi, de moins en moins une île. Or, voici qu'au moment où cela s'ouvre davantage, nous risquons de nous trouver dans une situation doublement défavorable, d'abord parce que, si des intérêts encore plus élevés grèvent demain la très lourde dette hypothécaire qui charge les Suisses et qui rend difficile l'amortissement de cette dette, nous aurons une position lourde à traîner. De plus, si nous contribuons encore une fois à l'inflation à court terme, par des mesures que nous n'aurions pas été capables de différer spontanément quelque peu, la situation de la Suisse dans la compétition internationale est mauvaise.

C'est le dernier moment pour nous préparer à cette ouverture européenne que prônent à juste titre le Conseil fédéral et la majorité de votre Parlement. Administrer une potion dont le Conseil fédéral se serait volontiers épargné l'usage pour le court terme, ce n'est pas fixer et inscrire une politique rétrograde dans le long terme. C'est permettre de supporter un mauvais passage.

Je vous précise, Monsieur Leuba, que la fixation politique des taux en tant que telle aurait certainement été politique si l'on avait pratiqué, par décision parlementaire et gouvernementale, le blocage des taux. Ce n'est pas le cas. La surveillance conjoncturelle permettra de surseoir éventuellement à la quatrième adaptation des taux des anciennes hypothèques, c'est-à-dire de la reporter de quelques mois. C'est maintenant que nous devons agir si nous voulons le faire.

Cela m'amène à vous dire que la proposition de la majorité, une surveillance fondée sur la concurrence, est certainement,

en soi, une proposition que l'on peut adopter; c'est mieux que rien. Lorsque nous discuterons tout à l'heure le contre-projet indirect à l'initiative populaire No 2, je plaiderai pour ce dossier. Mais il n'est pas opérant pour le conjoncturel immédiat; c'est maintenant que la situation est douloureuse. Si nous voulons agir, nous devons le faire maintenant. *A contrario*, si vous décidez de ne pas agir sur le conjoncturel immédiat qui, pourtant, le réclamerait, vous faites un choix politique que le Conseil fédéral a fait dans un autre sens. Libre à vous d'aller dans le sens de la surveillance concurrentielle.

Je tiens toutefois à attirer votre attention et je termine en vous disant que si tel est votre choix, vous abandonnez la possibilité d'influencer le court terme qui est sensible et douloureux. Vous ne l'abandonnez pas pour rien, mais pour son exercice à court terme.

Frey Walter: Ich bin nicht überzeugt, ob es hier im Saal klar ist, worum es überhaupt geht. (*Heiterkeit*)

Wir haben einen Antrag Salvioni: Es ist ein Eventualantrag für den Fall, dass der Antrag des Bundesrates abgelehnt wird. Herr Salvioni hat seinen Antrag jetzt verbal abgeändert und ihn in die Fassung der Minderheit eingebracht. Dieses Vorgehen widerspricht der Usanz des Hauses: Normalerweise muss bei einem Eventualantrag, wie er hier schriftlich vorliegt, zuerst über Mehrheit/Minderheit abgestimmt werden. Wenn dann der Antrag des Bundesrates abgelehnt wird, kommt der Eventualantrag Salvioni bei der wettbewerbspolitischen Variante zur Abstimmung. Er betrifft die Dauer dieser Massnahme.

So liegt es schriftlich vor. Alles andere wurde mündlich vorgebracht. Ich frage Sie jetzt in allem Respekt an, ob Sie sich das gefallen lassen wollen.

Ich finde, man sollte das nicht tun. Wenn dieser Antrag falsch gestellt wurde, soll man einen neuen Antrag stellen. Abstimmen müssen wir über das, was uns schriftlich vorliegt.

Salvioni: Ich verstehe, dass mein Vorschlag Herrn Frey stört, aber ich wollte die Sache vereinfachen. Mir ist es egal, wie man vorgehen will. Wenn man beim Text bleiben will, ist zuerst eine Abstimmung über die wettbewerbspolitische und die konjunkturpolitische Preisüberwachung auf eine Dauer von drei Jahren durchzuführen. Wenn die konjunkturpolitische Variante abgelehnt wird, ist nochmals eine Abstimmung durchzuführen, und zwar zwischen der konjunkturpolitischen Variante von einem Jahr Dauer und der wettbewerbspolitischen Variante. Das ist klar. Mein Antrag sollte für den Fall gelten, dass der Antrag des Bundesrates abgelehnt wird. Das Problem liegt zwischen «wettbewerbspolitisch» und «konjunkturpolitisch»: Um die Sache zu vereinfachen, habe ich akzeptiert, dass man beim Antrag des Bundesrates zuerst über die Varianten ein Jahr oder drei Jahre abstimmt und dann mit der obsiegenden Lösung nur eine Abstimmung durchführt. Das wäre auf daselbe hinausgekommen.

Das Problem ist, ob man dem Parlament die Möglichkeit geben will, zu dieser Problematik seinen wahren Willen auszudrücken. Wenn es darum geht, die Sache verfahrensmässig zu komplizieren, kann man ihr natürlich alle möglichen Schwierigkeiten in den Weg legen. Die Lösung, die vom Präsidenten gewählt wurde, ist richtig; sie entspricht diesem Vorschlag.

Le président: La situation semble claire. Le papier distribué contient une erreur. En effet, la proposition de M. Salvioni n'est pas une proposition subsidiaire mais une variante – un an au lieu de trois – à la version du Conseil fédéral et de la minorité. Par conséquent, si l'on veut suivre une procédure logique lors du vote, il faut épurer la conception de cette minorité puis ensuite l'opposer à la majorité. Aucune autre proposition n'étant formulée, nous procéderons de cette façon.

Art. 8 Abs. 3 – Art. 8 al. 3

Abstimmung – Vote

Für den Antrag Salvioni
Dagegen

35 Stimmen
103 Stimmen

*Titel und Ingress, Art. 1 (Grundsatzentscheid)
Titre et préambule, art. 1 (décision sur le principe)*

Namentliche Abstimmung – Vote par appel nominal

Für den Antrag der Mehrheit (wettbewerbsspolitisch) stimmen die folgenden Ratsmitglieder:

Votent pour la proposition de la majorité (relevant de la politique de concurrence):

Aliesch, Allenspach, Aubry, Auer, Baggi, Basler, Berger, Biel, Blatter, Blocher, Bonny, Bremi, Bühler, Burckhardt, Bürgi, Bütiker, Cavadini, Cevey, Cincera, Columberg, Cotti, Couchepin, Coutau, Daepf, Darbellay, David, Dietrich, Dreher, Dubois, Ducret, Eggly, Eisenring, Engler, Eppenberger Susi, Etique, Fäh, Feigenwinter, Fischer-Hägglingen, Fischer-Sursee, Fischer-Seengen, Frey Walter, Giger, Grassi, Gros, Guinand, Gysin, Hänggi, Hari, Hess Otto, Hess Peter, Hösli, Houmard, Iten, Jaeger, Jeanneret, Jung, Kohler, Kuhn, Kühne, Leuba, Loeb, Loretan, Luder, Maitre, Massy, Mauch Rolf, Meier Fritz, Mühlemann, Müller-Aargau, Müller-Meilen, Müller-Wiliberg, Nabholz, Nebiker, Neuenschwander, Nussbaumer, Oehler, Paccolat, Pidoux, Portmann, Reich, Reichling, Reimann Maximilian, Ruckstuhl, Rutishauser, Rüttimann, Rychen, Savary-Fribourg, Savary-Vaud, Scheidegger, Scherrer, Schmidhalter, Schnider, Schüle, Schwab, Segmüller, Seiler Hanspeter, Spälti, Spoerry, Stamm, Steffen, Steinegger, Stucky, Theubet, Tschuppert, Wanner, Weber-Schwyz, Wellauer, Widmer, Widrig, Wyss Paul, Wyss William, Zbinden Paul, Zölch, Zwingli, Zwygart (115)

Für den Antrag der Minderheit (konjunkturpolitisch) stimmen die folgenden Ratsmitglieder:

Votent pour la proposition de la minorité (à titre de mesure conjoncturelle):

Aguet, Ammann, Antille, Baerlocher, Bär, Bäumlín, Béguelin, Bircher Peter, Bircher Silvio, Bodenmann, Borel, Braunschweig, Brügger, Bundi, Carobbio, Danuser, Déglise, Diener, Dormann, Dünki, Eggenberg-Thun, Eggenberger Georges, Fankhauser, Frey Claude, Gardiol, Haering Binder, Hafner Rudolf, Hafner Ursula, Herzog, Hildbrand, Hubacher, Jeanprêtre, Keller, Lanz, Ledergerber, Leuenberger-Solothurn, Leuenberger Moritz, Leutenegger Oberholzer, Longet, Maeder, Martin, Matthey, Mauch Ursula, Meier-Glatfelden, Meizoz, Neukomm, Ott, Perey, Petitpierre, Philipona, Pitteloud, Rebeaud, Rechsteiner, Reimann Fritz, Rohrbasser, Ruf, Salvioni, Schmid, Segond, Seiler Rolf, Spielmann, Stappung, Stocker, Thür, Ulrich, Vollmer, Weder-Basel, Wiederkehr, Zbinden Hans, Ziegler, Züger (71)

Der Stimme enthält sich – S'abstient:

Fierz (1)

Abwesend sind die folgenden Ratsmitglieder – Sont absents:

Aregger, Caccia, Euler, Friderici, Früh, Graf, Grendelmeier, Günter, Haller, Pini, Sager, Uchtenhagen (12)

Präsident Ruffy stimmt nicht

M. Ruffy, président, ne vote pas

Le président: La proposition Jaeger est ainsi devenue caduque.

Art. 1bis

Reimann Maximilian: Frau Präsidentin, ich möchte mich vorweg entschuldigen, dass ich diesen Antrag, obwohl ich Mitglied der Kommission war, nicht dort eingereicht habe. Das ist eben ein symbolischer Ausdruck dafür, dass wir in der Kommission unter sehr grossem Zeitdruck gearbeitet haben. Ich bin deshalb nach wie vor überzeugt davon, dass es gescheiter gewesen wäre, die ganze Vorlage zur Neubearbeitung an den Bundesrat zurückzuweisen. Nun hat das Plenum aber anders entschieden. Das ist nicht nur zu respektieren, sondern verpflichtet auch zur konstruktiven Mitarbeit. Unter diesem Aspekt ist vorliegender Antrag zu betrachten: Der vorliegende

Bundesbeschluss hält sich bekanntlich eng an das Preisüberwachungsgesetz. Dieses Gesetz ist von verschiedenen Elementen geprägt, die konsequenterweise auch schon in diesen Bundesbeschluss hineingehören. Zu den wichtigsten Elementen gehört die materielle Definition davon, was überhaupt als «Missbrauch» in unserer Vorlage zu gelten hat. Abschnitt 4 des Preisüberwachungsgesetzes enthält zwei Definitionsartikel, nämlich die Artikel 12 und 13. Diese beziehen sich aber ausschliesslich auf Waren und Dienstleistungen und sind nicht einfach auch auf Kreditzinsen zu übertragen. Also ist es notwendig, den Begriff Missbrauch hier ebenfalls noch zu definieren und in den Bundesbeschluss einzubauen. Ich habe das zu tun versucht und habe mich dabei eng an die zitierten Artikel 12 und 13 gehalten, auch bei der Formulierung des Titels. Auf Missbrauch im Bereich des Hypothekarzinses wäre danach zu schliessen, wenn zwei Voraussetzungen erfüllt sind:

Erstens, wenn der Zins nicht das Ergebnis eines wirksamen Wettbewerbes ist, und zweitens bedarf es noch gewisser Beurteilungsmomente. Für Waren und Dienstleistungen sind diese unter den Buchstaben a bis e in Artikel 13 des Preisüberwachungsgesetzes aufgezählt. Für den Hypothekarzins erwähne ich nur ein Element aus der Betriebswirtschaftslehre der Banken, nämlich die anerkannten Geschäftsgrundsätze und betriebswirtschaftlichen Regeln des Bankenwesens. Jeder Sachverständige kennt die goldenen Bankregeln. Eine der wichtigsten ist die fristenkongruente Refinanzierung. Heute wird, um überhaupt noch im Geschäft zu bleiben, häufig von dieser Regel abgewichen. Viele Banken sehen sich gezwungen, langfristige Kredite mit kurzfristigen Geldern zu refinanzieren. Mit «betriebswirtschaftlich» meine ich die Zinsmarge. Diese muss gross genug sein, dass eine Bank die betriebsnotwendigen Kosten wie Löhne, Abschreibungen usw. überhaupt zu decken vermag. Ohne diese Definition hängt der Preisüberwacher in der Luft, und das wollen wir doch Herrn Guntern nicht zumuten. Mein Antrag fügt sich somit nahtlos ins System ein.

Ich glaube, dieser Artikel ist nötig, weshalb ich Sie bitten möchte, ihm zuzustimmen.

Jaeger: Ich laufe wieder Gefahr zu dozieren; ich möchte es aber nicht. Herr Reimann: Das ist jetzt wirklich eine lustige Einlage, die Sie hier bieten. Ich würde sagen, es ist richtig «herzig», was Sie uns da vorgetragen haben. Hören Sie einmal gut hin, was Ihnen Herr Reimann vorschlägt: Zu Recht möchte er den wirksamen Wettbewerb als Kriterium statuieren. Daneben verlangt er aber auch, dass die Höhe des Zinses nach den anerkannten Geschäftsgrundsätzen und Regeln des Bankenwesens betriebswirtschaftlich begründet sein sollen. Herr Reimann, wie können Sie als Marktwirtschaftler so etwas formulieren! Das ist eben das selektive Verhältnis zur Marktwirtschaft; fünf Minuten später vergessen Sie wieder alles. Schreiben Sie es doch gleich so: Ein Missbrauch liegt vor, wenn der Zins nicht das Ergebnis eines wirksamen Wettbewerbes ist und wenn die Höhe des Zinses den Kartellbestimmungen entspricht. Das soll nach der Bankenvereinigung vorgelegt werden, und dann haben wir die richtige Höhe des Zinses. Das ist eine Kartellbestimmung, die Sie da einführen. Das ist genau das Gegenteil, von dem, was wir eigentlich wollen. Ich bitte Sie, einen solchen Unsinn kurz und bündig abzulehnen.

Frau Ulrich, Berichterstatterin: Ich brauche dem, was Herr Jaeger gesagt hat, nicht sehr viel beizufügen. Die wettbewerbsspolitischen Grundsätze sind in Artikel 12 und die Beurteilungselemente in Artikel 13 des geltenden Preisüberwachungsgesetzes festgelegt. Dieses Preisüberwachungsgesetz gilt ja jetzt für das, was wir beschlossen haben. Wenn Herr Reimann vorschlägt, dass die Regeln des Bankenwesens hier eine Rolle spielen sollen, dann heisst das, dass die Regeln eines Zweigs der Wirtschaft, die dieser Kreis selber bestimmt, die Grundlage für die Beurteilung des Missbrauchs bilden sollen. Das führt einfach zu weit; dann können wir genauso gut sagen, der Preisüberwacher hat überhaupt nichts zu tun.

M. Theubet, rapporteur: J'aimerais tout d'abord vous indiquer que le titre de l'arrêté a été modifié comme suit: «Arrêté fédéral instituant une surveillance temporaire des taux hypothécaires».

J'en viens à la proposition de l'article 1 bis (nouveau) qui vient d'être faite et qui n'a pas été traitée en commission. Il apparaît que le problème soulevé par cette proposition peut être réglé dans le cadre des articles 12 et 13 de la loi concernant la surveillance des prix. Pour le surplus, je puis confirmer les remarques que la présidente de notre commission a faites tout à l'heure.

M. Delamuraz, conseiller fédéral: Je vous propose de rejeter la suggestion de M. Reimann Maximilian, qui propose une définition particulière de l'abus pour les banques, et il y aurait abus lorsque le taux n'est pas la conséquence d'une concurrence et que le taux ne peut pas être justifié sur la base des règles des principes commerciaux reconnus dans le secteur bancaire. En d'autres termes cela voudrait dire que ces règles et ces principes propres au domaine bancaire peuvent justifier le taux, je dirais n'importe quel taux, même s'il n'y a pas concurrence, et concurrence efficace. Cela n'est pas acceptable parce que les critères d'appréciation qui sont prévus à l'article 13 de la loi fédérale concernant la surveillance des prix sont clairs et ils situent vraiment la définition de la concurrence.

L'article 13 mentionne de surcroît qu'on doit aussi prendre en compte, dans l'appréciation de l'abus, les situations particulières inhérentes au marché. Et là c'est une réponse à M. Reimann Maximilien de dire que la machine ne passera pas coûte que coûte, mais qu'elle sera un peu plus fine dans l'analyse et que l'on tiendra compte des situations particulières inhérentes au marché. C'est tout à fait important.

Les règles et principes commerciaux reconnus dans le domaine bancaire peuvent être critiquables du point de vue de la politique de concurrence. La commission des cartels, en établissant son rapport, avait dénoncé les effets de portée nationale de plusieurs accords entre banques qui sont entretemps en voie de disparaître. Si on acceptait cette proposition de M. Reimann Maximilien, on traiterait de nouveau un statut particulier pour les banques, on ne pourrait pratiquement plus jamais trouver une situation de concurrence qui s'applique aux banques et cette volonté de faire jouer clairement un instrument de surveillance deviendrait rapidement lettre morte.

Je pense que les dispositions contenues dans la loi et auxquelles se réfère la proposition d'arrêté sont suffisantes pour qu'il ne soit pas nécessaire d'établir cet article 1 bis.

Abstimmung – Vote

Für den Antrag Reimann Maximilian Minderheit
Dagegen offensichtliche Mehrheit

Art. 2, 3

Angenommen gemäss Antrag der Mehrheit
Adopté selon la proposition de la majorité

Art. 4

Allenspach: Artikel 4 ist noch so formuliert, wie wenn man von einer konjunkturpolitischen Preisüberwachung ausginge. In einer wettbewerbspolitischen Preisüberwachung kann es keine Auskunftspflicht der Mieter geben, weil bei einer wettbewerbspolitischen Preisüberwachung die Mieter keine relevante Auskunft geben können. Es geht nicht um das Verhältnis zwischen Vermieter und Mieter, sondern es geht darum, welche Konkurrenzverhältnisse unter den Gläubigern, unter den Banken herrschen. Ich bitte den Ständerat, diese Unebenheiten zu beseitigen, weil wir dies nicht mehr selbst tun können. Bei dieser Gelegenheit möchte ich noch auf zwei weitere Unebenheiten hinweisen: Wir haben gemäss Vorlage über einen Titel abgestimmt, der mit der Verfassungsgrundlage nicht übereinstimmt. Ein anderer, von der Kommission vorbereiteter Titel liegt noch nicht schriftlich vor; dennoch haben wir dar-

über abgestimmt. Solches gehört zur Kategorie der unsorgfältigen Gesetzgebung. Im weiteren haben wir in Artikel 1 Absatz 1 immer noch die Bemerkung, die Hypotekarzinsen würden zur Teuerungskämpfung überwacht. Dies kann bei einer wettbewerbspolitischen Abstützung dieses Gesetzes nicht mehr gerechtfertigt werden. Wir müssen bei Artikel 1 Absatz 1 das Wort «Teuerungskämpfung» streichen. Ich bitte, dass diese Bereinigungen wenigstens im Ständerat vorgenommen werden, damit wir ein Gesetz erhalten, das den fundamentalen Regeln der Logik einigermassen entspricht.

M. Delamuraz, conseiller fédéral: Pour accélérer les débats, je réponds tout de suite à M. Allenspach pour lui dire qu'aujourd'hui, lui et moi aurons été d'accord au moins sur un point. Sa proposition de supprimer l'allusion au locataire est tout à fait justifiée. Le texte qui a été imprimé ici était valable pour une surveillance des prix conjoncturelle. Maintenant que vous avez abandonné cette surveillance au profit de la surveillance concurrentielle, il faut biffer les mots «et les locataires» dans cet article 4 de l'arrêté.

Angenommen gemäss Antrag der Mehrheit
Adopté selon la proposition de la majorité

Art. 5 – 8

Angenommen gemäss Antrag der Mehrheit
Adopté selon la proposition de la majorité

Namentliche Gesamtabstimmung

Vote sur l'ensemble par appel nominal

Für Annahme des Beschlusssentwurfes stimmen die folgenden Ratsmitglieder:

Acceptent l'arrêté fédéral:

Aguet, Ammann, Antille, Baggi, Bär, Bäumlin, Béguelin, Biel, Bircher Silvio, Blatter, Bodenmann, Borel, Braunschweig, Brügger, Bühler, Bundi, Bürgi, Carobbio, Cavadini, Cevey, Cotti, Couchepin, Danuser, Darbellay, David, Dietrich, Dormann, Dubois, Dünki, Eggenberg-Thun, Eggenberger Georges, Engler, Fankhauser, Fischer-Sursee, Frey Claude, Gardiol, Grassi, Guinand, Haering Binder, Hafner Rudolf, Hafner Ursula, Hänggi, Hari, Herczog, Hess Peter, Hildbrand, Hösli, Hubacher, Iten, Jaeger, Jeanprêtre, Jung, Keller, Kohler, Kuhn, Kühne, Lanz, Ledergerber, Leuenberger-Solothurn, Leuenberger Moritz, Leutenegger Oberholzer, Luder, Maeder, Maitre, Martin, Matthey, Mauch Ursula, Meizoz, Müller-Aargau, Nabholz, Neukomm, Nussbaumer, Oehler, Ott, Paccolat, Perey, Petitpierre, Philipona, Pidoux, Pitteloud, Portmann, Rebeaud, Rechsteiner, Reimann Fritz, Rohrbasser, Ruckstuhl, Ruf, Rüttimann, Salvioni, Savary-Fribourg, Savary-Vaud, Scheidegger, Schmid, Schmidhalter, Schneider, Schwab, Segmüller, Segond, Seiler Hanspeter, Seiler Rolf, Spielmann, Stamm, Stapf, Steffen, Stocker, Theubet, Thür, Uchtenhagen, Ulrich, Vollmer, Wanner, Weder-Basel, Widmer, Wiederkehr, Zbinden Hans, Zbinden Paul, Ziegler, Zölch, Züger, Zwygart (120)

Dagegen stimmen die folgenden Ratsmitglieder:

Rejettent l'arrêté:

Allenspach, Aubry, Auer, Basler, Berger, Bonny, Bremi, Burckhardt, Cincera, Coutau, Daepf, Dreher, Eisenring, Eppenberger Susi, Fäh, Fischer-Hägglingen, Fischer-Seengen, Frey Walter, Giger, Gros, Gysin, Hess Otto, Jeanneret, Leuba, Loeb, Loretan, Massy, Mauch Rolf, Mühlemann, Müller-Meilen, Müller-Wiliberg, Nebiker, Neuenschwander, Reich, Reichling, Reimann Maximilian, Rutishauser, Scherrer, Schüle, Spoerry, Stucky, Weber-Schwyz, Wellauer, Widrig, Wyss Paul, Wyss William, Zwingli (47)

Der Stimme enthalten sich – S'abstiennent:

Fierz, Rychen, Spälti, Steinegger, Tschuppert (5)

Abwesend sind die folgenden Ratsmitglieder – Sont absents:

Aliesch, Aregger, Baerlocher, Bircher Peter, Blocher, Büttiker, Caccia, Columberg, Déglise, Diener, Ducret, Eggly, Etique, Euler, Feigenwinter, Friderici, Früh, Graf, Grendelmeier, Günter, Haller, Houmard, Longet, Meier Fritz, Meier-Glatfelden, Pini, Sager (27)

Präsident Ruffy stimmt nicht
M. Ruffy, président, ne vote pas

Persönliche Erklärung – Déclaration personnelle

Bonny: Ich bin jetzt sieben Jahre in diesem Rat, und wenn ich mich richtig erinnere, ist es das erste Mal, dass ich eine persönliche Erklärung abgebe. Ich habe in diesen sieben Jahren noch nie ein so ungutes Gefühl gehabt wie am Ende dieser Debatte. Ich würde meinen, dass es in diesem Saale heute abend nur Verlierer gibt.

Der Bundesrat hat verloren, indem er sein unbrauchbares Konzept nicht durchgebracht hat. Die Gewinner in der Eintretensfrage haben verloren, weil sie anschliessend bei der Weichenstellung «wettbewerbspolitisch oder konjunkturpolitisch» eine Niederlage erlitten haben. Die Verlierer in der Eintretensfrage haben in meinen Augen doppelt verloren: Sie haben verloren bei der Eintretensdebatte, sie haben auch dort verloren, wo sie gewonnen haben, denn schliesslich kam eben dieses nichtgriffige Instrument zustande, die wettbewerbspolitische Preisüberwachung. Was mir am wichtigsten erscheint: Das Volk hat auch verloren. Wir haben angesichts eines schwierigen und schwer zu bewältigenden Problems jetzt etwas produziert, haben ein Instrument geschaffen, das nicht brauchbar ist. Der Berg hat keine Maus geboren, sondern ein «Würmli»!

An den Ständerat – Au Conseil des Etats

Ad 90.055

Motion I der Kommission
Bundesbeschlüsse vom 6. Oktober 1989. Aufhebung

Motion I de la commission
Arrêtés fédéraux du 6 octobre 1989. Abrogation

Wortlaut der Motion vom 27. September 1989

Der Bundesrat wird ersucht, unverzüglich aufzuheben:
 a. den Bundesbeschluss vom 6. Oktober 1989 über eine Pfandbelastungsgrenze für nichtlandwirtschaftliche Grundstücke (AS 211.437.3);
 b. den Bundesbeschluss vom 6. Oktober 1989 über Anlagevorschriften für Einrichtungen der beruflichen Vorsorge und für Versicherungseinrichtungen (AS 211.437.5).

Texte de la motion du 27 septembre 1989

Le Conseil fédéral est invité à abroger sans délai:
 a. l'Arrêté fédéral du 6 octobre 1989 concernant une charge maximale en matière d'engagement des immeubles non agricoles (RS 211.437.3);
 b. l'Arrêté fédéral du 6 octobre 1989 concernant des dispositions en matière de placement pour les institutions de prévoyance professionnelle et pour les institutions d'assurance (RS 211.437.5).

Antrag der Kommission
 Ueberweisung der Motion

Eventualantrag Scheidegger
 (Falls die Motion abgelehnt wird)
 Ueberweisung von Punkt b der Motion

Antrag der grünen Fraktion
 Ablehnung der Motion

Proposition de la commission
 Transmettre la motion

Proposition subsidiaire Scheidegger
 (en cas de rejet de la motion)
 Adopter le point b de la motion

Proposition du groupe écologiste
 Rejeter la motion

Ad 90.055

Motion II der Kommission
Bundesbeschluss vom 6. Oktober 1989. Aenderung

Motion II de la commission
Arrêté fédéral du 6 octobre 1989. Modification

Wortlaut der Motion vom 27. September 1990

Der Bundesrat wird ersucht, unverzüglich den Bundesbeschluss vom 6. Oktober 1989 über eine Sperrfrist für die Veräusserung nichtlandwirtschaftlicher Grundstücke abzuändern, damit der Gesetzestext dem Willen des Gesetzgebers entspricht, den er bezüglich Erbteilung, Vermächtnis, Vorempfang auf Erbschaft und Zusammenlegung ausdrückt.

Texte de la motion du 27 septembre 1990

Le Conseil fédéral est invité à modifier sans délai l'Arrêté fédéral du 6 octobre 1989 concernant l'interdiction de revente des immeubles non agricoles, afin que le texte législatif soit conforme à la volonté exprimée par le législateur en matière de partage successoral, de legs, d'avance d'hoirie et de fusion.

Antrag der Kommission
 Ueberweisung der Motion

Antrag der grünen Fraktion
 Ablehnung der Motion

Proposition de la commission
 Transmettre la motion

Proposition du groupe écologiste
 Rejeter la motion

Frau **Ulrich**, Berichterstatterin: Ich muss Ihnen zuerst kurz schildern, wie es zu den beiden Kommissionsmotionen gekommen ist: Vorhin wurde immer wieder gesagt, es sei sehr rasch gegangen in der Beratung; hinsichtlich der Kommissionsmotionen stimmt das sicher. Wir hatten diese Motionen – und noch zwei, drei weitere – auf dem Tisch und haben dann entschieden – ohne materielle Behandlung, das möchte ich ganz klar sagen –, beide Motionen als Kommissionsmotionen auf die Fahne zu setzen, und zwar mit einer Mehrheitsentscheidung, das eine Mal mit 11 zu 7, das andere Mal mit 12 zu 7 Stimmen.

Warum hat die Kommission so entschieden? Die beiden Motionen sind zwar nicht identisch, aber sie sind sehr ähnlich wie einerseits die Motion der freisinnig-demokratischen Fraktion vom 13. Juni 1990 betreffend Aufhebung der Teile B und C der Sofortmassnahmen im Bodenrecht und andererseits die Motion Spoerry vom 5. Juni 1990 betreffend Präzisierung des Bundesbeschlusses über die Sperrfrist für nichtlandwirtschaftliche Grundstücke. Die Mehrheit der Kommission war der Meinung, dass beide Motionen ja bereits vom Bundesrat beantwortet worden seien und dass es wichtig wäre, in Zusammenhang mit den vorhin diskutierten Fragen betreffend Boden- und Mietprobleme über diese Motionen zu diskutieren.

Nun hat der Bundesrat unsere beiden Anträge, die mit den beiden bereits beantworteten Motionen nicht ganz deckungsgleich sind, erst im Verlaufe des Montags bekommen und konnte sie somit als Kollegialbehörde nicht behandeln. Deshalb will der Bundesrat nicht, dass wir heute über die beiden

Motion befinden. Er ist nicht bereit, mit uns darüber zu diskutieren. Er hat aber neben den beiden formellen Gründen noch einen anderen Grund angegeben, der mir persönlich sehr einleuchtet: Eine Arbeitsgruppe sei im Entstehen – unter anderem als Folge des Treffens mit den Banken –, in der Banken, Bundesrat und weitere Kreise versuchen wollen, ganzheitliche Massnahmen zur Ursachenbekämpfung der Probleme betreffend Boden- und Wohnungsmarkt zu erarbeiten, und er wollte die beiden Motionen im Zusammenhang mit den Resultaten dieser Arbeitsgruppe dann hier im Rat behandeln. Er bittet uns deshalb, heute nicht auf diese Motionen einzutreten. Ich persönlich schliesse mich aufgrund der Vorgeschichte in der Kommission diesem Wunsch an.

M. Theubet, rapporteur: Comme je l'ai déjà dit précédemment, une discussion sur le fond à propos de ces deux textes n'a pas eu lieu en commission, celle-ci ayant simplement décidé qu'ils deviendraient des motions de la commission, ce qui a été fait par 12 voix contre 7 pour l'un et par 11 voix contre 7 pour l'autre. Il est effectivement nécessaire de disposer du préavis du Conseil fédéral avant d'en débattre en plénum, d'autant plus qu'il appartient à ce même Conseil fédéral de décider d'une éventuelle abrogation de ces arrêtés urgents. D'ailleurs, ces deux motions touchent à une matière relevant d'un autre département. Pour des motifs de forme, le Conseil fédéral n'est pas disposé à entrer en matière. Dans ces conditions, je vous invite à différer la discussion et le vote sur ces deux motions.

Gysin: Ich spreche im Namen der FDP-Fraktion und beantrage Ihnen, entgegen dem Antrag der Kommissionspräsidentin, beide Kommissionsmotionen heute zu behandeln. Frau Kommissionspräsidentin, Sie hätten die Möglichkeit gehabt, zu verlangen, dass wir in der Kommission auf die Beratung dieser Motionen einzutreten hätten. Die Frage, ob wir sie behandeln wollten oder nicht, wurde in der Kommission nicht behandelt. Und wenn die beiden Kommissionsmotionen, die wir am letzten Donnerstag verabschiedet haben, einen Irrweg in diesem Hause nehmen und deswegen erst am Montag beim Bundesrat eintreffen, obschon das ganze Geschäft dringlich ist, glaube ich nicht, dass das Grund genug ist, heute auf die Beratung zu verzichten.

Die Haltung des Bundesrates in dieser Frage ist unverständlich: Einerseits hält er uns auf Draht, einen problematischen Bundesbeschluss zu verabschieden, andererseits will er sich bei dieser Frage in die Büsche schlagen. Beide Kommissionsmotionen sind wichtige, flankierende Massnahmen zur Teuerungsbekämpfung, ähnlich jenen Motionen, die heute eben noch auf der Traktandenliste stehen. Der Bundesrat sollte für die Teuerungsbekämpfung zusammen mit dem Parlament nach Lösungen suchen. Die Massnahmen zur Teuerungsbekämpfung sind ein viel zu bedeutendes Geschäft und vor allem eine zu schwierige Aufgabe, als dass wir dieses Geschäft einfach dem Bundesrat allein überlassen könnten.

Wir alle mit unseren starken beruflichen Verpflichtungen als Milizparlamentarier hatten kaum Zeit, uns vorzubereiten, und mussten erst im Lauf der Session zu ungewohnten Zeiten antreten. Bei einem solchen Umstand darf auch vom Bundesrat Entgegenkommen und Flexibilität erwartet werden.

Es ist ausserordentlich zu bedauern, dass der Vertreter des Bundesrates nicht bereit ist, zu diesen beiden Kommissionsmotionen, die auf der Fahne stehen und damit ordnungsgemäss traktandiert sind, heute Stellung zu beziehen.

Herr Bundesrat, das Schweizervolk und damit die heute und gestern oft zitierten Mieter und Hauseigentümer erwarten nicht nur Massnahmen vom Bundesrat; dieses Schweizervolk erwartet Massnahmen vom Parlament. Wenn wir heute diese Motionen nicht beraten können, so behindern Sie durch Ihre Abwesenheit unsere Parlamentsarbeit.

Wir müssen in diesem Rat nötigenfalls den Mut haben, diese Kommissionsmotionen ohne Bundesrat zu behandeln. Ich bestehe darauf und beantrage namens der FDP-Fraktion, dass diese Kommissionsmotionen heute behandelt werden.

Bundi: Die sozialdemokratische Fraktion opponiert diesem Antrag nicht unbedingt. Sie ist einverstanden, die Motionen heute zu behandeln. Sie lehnt aber diese beiden Motionen ab. Wir werden uns nachher materiell damit befassen.

Le président: Etant donné que trois orateurs s'étaient inscrits sur cet objet avant le dépôt de la motion d'ordre, je vous propose de leur accorder quelques minutes pour qu'ils puissent s'exprimer sur cet objet. Une autre proposition est-elle faite par un membre du Conseil?

Seiler Rolf: Ich glaube, in dieser Art, wie wir jetzt daran sind zu arbeiten, dürfen wir wirklich nicht arbeiten.

Da sitzt ein Bundesrat, und wir befinden über Motionen, die ihn gar nichts angehen. Das ist ein anderes Departement.

Ich stelle Ihnen folgenden Ordnungsantrag: dass hier über Eintreten oder Nichteintreten abgestimmt wird, ohne dass wir noch lange darüber diskutieren. Wenn Sie Eintreten beschliessen, können Sie dann diskutieren.

Scheidegger: Ich möchte mich wirklich sehr kurz fassen und mich nur zur Behandlung äussern: Ich habe persönlich mit dem zuständigen Bundesrat – da muss ich Herrn Delamuraz aus der Schusslinie nehmen – gesprochen, und er will einfach nicht kommen, weil er gesagt hat, dass der Bundesrat sich dazu nicht äussern konnte. Da muss ich Ihnen aber nur einige Daten nennen: Die Beantwortung der gleichlautenden Motion, vom Bundesrat verabschiedet am 17. September, die Unterlage für das heutige Geschäft, wurde am 14. September verschickt; die erste Sitzung fand am 18. September statt. Damals wurden die Motionen eingereicht. Seitdem sind die beiden Motionen im Haus, und sie wurden dann an der letzten Sitzung verabschiedet.

Man kann uns schon unter Druck setzen und das Parlament kritisieren. Hier geht es um das Prinzip, nicht um den Inhalt. Sie können dann stimmen, wie Sie wollen. Aber es geht um das Prinzip. Das ist nicht einfach so, dass der Bundesrat nur einseitig uns unter Druck setzen kann.

Ich bitte Sie also, diese Motionen zu behandeln.

Abstimmung – Vote

Für den Ordnungsantrag Gysin	70 Stimmen
Dagegen	51 Stimmen

Thür: Als wir vorgestern die berichtigte Fassung des Bundesbeschlusses erhalten, waren wir darüber höchst erstaunt, dass uns nun von der Kommission gleich noch zwei Motionen untergejubelt wurden, welche mit der Teuerungsbekämpfung im Bereich der Hypothekarzinsen nun wirklich nichts zu tun haben, Herr Gysin.

Man kann natürlich mit allem und allen eine Beziehung herstellen, aber Sie müssen dann schon noch erklären, wie Sie mit diesen beiden Bundesbeschlüssen die Teuerung im Bereiche der Hypothekarzinsen bekämpfen wollen. Wir können da keinen Zusammenhang erkennen.

Merkwürdig an der ganzen Angelegenheit – das haben Sie jetzt bei diesem Ordnungsantrag gesehen – ist die Art und Weise, wie eine bestimmte politische Seite hier ein politisches Spiel mit uns treiben will. Sie haben von der Kommissionspräsidentin den Hinweis erhalten, wie die ganze Sache in die Kommission eingeflossen ist. Hier stellen sich erhebliche Zweifel und Fragen ein.

Die Kommission zur Teuerungsbekämpfung im Hypothekenzinswesen hatte nicht zur Aufgabe, sich mit der Bodenspekulation zu befassen. Sie hatte einen ganz spezifischen Auftrag. Trotzdem wurden seitens der FDP diese Motionen auf den Tisch gelegt.

Man könnte sagen: Jede Kommission kann irgend etwas vorschlagen, wenn sie sich dazu berufen fühlt. Dann stellt sich aber die Frage, ob sie wenigstens die Arbeit gut gemacht hat, die sie sich ohne Auftrag aufgebürdet hat.

Wenn man die Kommissionsprotokolle durchliest und wenn man auch heute die Erklärungen der Kommissionspräsidentin

hört, hat die Kommission noch fünf Minuten vor Schluss der Sitzung zwei Motionstexte erhalten. Die darin aufgeworfenen Fragen sind von zentraler Bedeutung und haben uns in diesem Rat vor einem Jahr mehrere Tage lang beschäftigt. Das will nun die Kommission ohne jegliche Diskussion rückgängig machen.

Als es dann einigen Kommissionsmitgliedern etwas mulmig wurde und sie deshalb einen Rückkommensantrag stellten, um doch noch eine Diskussion führen zu können, wurde dieser Antrag mit 12 zu 11 Stimmen abgelehnt. Es wurde also in dieser Kommission mit keinem Wort über den Inhalt und über die Auswirkung dieser beiden Motionen diskutiert. So geht das nicht. Das ist eine unseriöse Geschäftsberatung durch eine Kommission. Wir können doch nicht Beschlüsse dieses Parlamentes, die ein Jahr vorher gefasst worden sind, auf derart unseriöse Weise rückgängig machen. Man hätte wenigstens erwarten dürfen, dass man der Verwaltung Gelegenheit gibt, sich dazu zu äussern und dass man auch dem Bundesrat Gelegenheit gibt, sich dazu zu äussern. Die grüne Fraktion staunt darüber, wie eine grosse bürgerliche Partei, die im Bundesrat vertreten ist, ihre politischen Absichten mit solchen Methoden durchsetzen will.

Noch ein Wort zur Glaubwürdigkeit des Parlamentes: In den letzten Monaten wurde immer wieder darauf hingewiesen, wie Führungsschwach der Bundesrat geworden sei. Wenn Sie die beiden Motionen auf diese Weise überweisen, haben Sie dem Parlament selber eine Qualifikation hinsichtlich Konzeptions- und Führungslosigkeit ausgestellt.

Ein letzter Punkt: Hinter diesen beiden Motionen stehen jene politischen Kreise aus der FDP und der SVP, die bereits vor einem Jahr, als es um die drei Bundesbeschlüsse ging, in Obstruktion machten. Sie haben die Sperrfrist herabgesetzt, sie haben mit der Bauherrenklausel den Bundesbeschluss über die Sperrfristen ausgehöhlt, und nun wollen sie noch ein Weiteres hinzufügen: Sie wollen das Ganze liquidieren, weil sie den Eindruck haben, der Zeitpunkt sei im Windschatten der Hypothekarzinsdebatte günstig.

Ich bitte Sie deshalb, diesen Partisanenakt zurückzuweisen und beide Motionen abzulehnen. Sie sind im übrigen – die Kommissionspräsidentin hat darauf hingewiesen – in ähnlichem Wortlaut von freisinniger Seite bereits eingereicht worden.

Scheidegger: Ich möchte mich möglichst kurz fassen, weil dies auch möglich ist, Herr Thür. Es ist so, dass uns die Materie noch sehr vertraut ist, und deswegen konnte man auch dieses Vorgehen wählen. Wir haben nun zwei Tage lang über Hypothekarzins, Wohnungsmarkt und Bodenprobleme diskutiert. Das gehört zusammen, und deshalb ist auch diese Motion kein Fremdkörper. Das ist sicher einmal festzuhalten.

Ich war etwas erstaunt, dass die Frau Präsidentin nicht auf die Kommissionsmehrheit eingeschwenkt ist, dass sie diese hier nicht vertreten hat – wenn nicht inhaltlich, so doch formal.

Vor Jahresfrist haben wir uns gestritten, uns die Köpfe heiss geredet, insbesondere beim Beschluss C. Und für dessen Aufhebung möchte ich mich stark machen.

Im übrigen möchte ich Herrn Thür deutlich sagen, dass die Motion in der Kommission von einer Partei eingereicht wurde, die nicht im Bundesrat vertreten ist, die aber ganz gerne im Bundesrat vertreten sein möchte: von den Liberalen. Man sollte da auch ehrlich sein.

Ich spreche jetzt über die Aufhebung vom Beschluss C: Denken Sie zurück, worüber wir vor Jahresfrist diskutiert haben. Herr Bundesrat Koller hat uns diesen Beschluss C verkauft in der Ueberzeugung, damit Eigentum fördern zu können. Ich stehe nach wie vor hinter Eigentumsförderung. Aber der Markt hat sich doch ganz relevant geändert, so dass man nicht sagen kann, wenn man den Beschluss C in Kraft lässt, werde damit in der Schweiz Eigentum gefördert; hingegen nehmen wir gute Wohnungsanbieter aus dem Markt. Und diese fehlen tatsächlich. Ueberall in den grossen und mittleren Städten fehlen diese Anbieter; sie sind nicht mehr da. Und gelegentlich wird es so weit sein, dass wir Staatshilfe – noch mehr als das, was die Freisinnigen fordern – für den Wohnungsbau einsetzen müssen. So wird die Situation sein. Aber so weit möchte ich es

nicht kommen lassen. Mit der Ausserkraftsetzung des Beschlusses C bringen wir gute, seriöse Anbieter auf den Markt zurück, und wir bleiben trotzdem ehrlich.

Im übrigen war gerade dieser Beschluss sowohl im Ständerat als auch im Nationalrat sehr umstritten, und es war nicht etwa so, dass er deutlich angenommen wurde, sondern sehr knapp, und zwar als Kompromissformel, damit das ganze Paket (A, B und C) hat verabschiedet werden können.

Ich bin etwas überrascht von der Antwort und der Haltung des Bundesrates, nicht nur durch die Tatsache, dass er heute nicht erscheint, sondern auch über seine inhaltlich Begründung: Er beantwortet den Vorstoss der Freisinnigen, B und C der Sofortmassnahmen aufzuheben, indem er sagt, es gebe für ihn keine Merkmale, die gegen den heutigen Kurs sprechen, und er schlägt vor – in der gleichen Antwort, Herr Thür –, die Motion abzulehnen. Die Antwort des Bundesrates liegt vor; deshalb kann sie behandelt werden. Ich habe den Bundesrat am letzten Montag gefragt, wie es denn eigentlich mit den Begleituntersuchungen aussehe. Wahrscheinlich haben Sie keine Zeit gehabt zuzuhören. Aber ich habe gut zugehört und habe mir das auch noch schriftlich geben lassen: Er hat gesagt, dass er eigentlich noch gar nichts wisse und dass er etwa im Frühjahr 1991 wisse, wie er das machen wolle. Dann lägen irgendwann Daten vor. Aber in seiner Antwort spricht er ganz klar von Daten, die ihn dazu bewegen, vom Beschluss C nicht abzusehen; aber er hat ja gar keine Daten.

Was wird da für eine Politik betrieben? Hingegen haben Sie als gute Beobachter der Presse gesehen, dass das Zentrum für Konjunkturfragen in St. Gallen ganz klare Daten über Leerwohnungsbestände, über Zukunftsbedürfnisse usw. erarbeitet hat. Diese zeigen uns, wohin wir uns bewegen. Und da wollen wir einfach nur Pflasterlipolitik betreiben, statt zu sagen, wir sollten wieder gute Anbieter auf diesem Markt zulassen.

Soviel zu Beschluss C. Ich bin völlig überzeugt – ich war es immer –, dass man ihn nie hätte in Kraft setzen sollen und dass man ihn jetzt dringend aufheben sollte, damit der Wohnungsbau wieder funktioniert, damit gute Anbieter zu diesem Markt Zutritt haben, nachdem die Absicht, dass mit der Inkraftsetzung des Beschlusses C vermehrt Eigenheime erstellt werden könnten, sowieso nicht realisiert werden konnte.

Nur ganz kurz zu Beschluss B: Die Freisinnig-demokratische Partei möchte auch den Beschluss B aufheben. Genau gleich optiert die Motion der Kommission. Dort bin ich persönlich etwas skeptisch. Er ist zurzeit einfach ein bürokratisches Ueberbein; er bringt nichts. Weder machen die Banken solche Belehnungsgrenzen, noch kommt es jemandem bei diesen Zinssätzen in den Sinn, solches Geld abzurufen, also wirkt die Massnahme gar nicht. Auf der anderen Seite sprechen wir natürlich in diesem Saal auch von Abbau von Hypotheken, und deshalb sollte man nicht gleichzeitig Grenzen wieder nach oben setzen. Das ist meine persönliche Meinung. Meine Partei und die Motion der Kommission meinen, dass man auch Beschluss B aufheben soll. Ich persönlich bin für die Aufhebung von Beschluss C.

Bundi: Namens der sozialdemokratischen Fraktion ersuche ich Sie, dem Antrag Thür zuzustimmen, das heisst, die beiden Motionen abzulehnen. Es ist schon gesagt worden, dass in der Kommission selber keine inhaltliche Diskussion über diese beiden Motionen stattgefunden hat. Es ist also nicht unbedingt ein seriöses Unterfangen, was wir heute hier machen. Das Begehren hat zudem mit diesem Geschäft direkt auch nichts zu tun. Ich möchte daran erinnern, dass wir genau vor einem Jahr über die drei Bundesbeschlüsse Sofortmassnahmen im Bodenbereich entschieden haben. Wir haben diese drei Bundesbeschlüsse mit bedeutenden Mehrheiten verabschiedet. Man kann auch rückblickend feststellen, dass damals ein recht grosses Engagement gegenüber diesen drei Bundesbeschlüssen vorhanden war, sowohl in den Kommissionen als auch hier im Plenum. Es bestand auch durchaus ein Wille, zu einem Konsens zu kommen; auch seitens der Mitglieder der freisinnigen Fraktion in der Kommission wurde dieser Konsenswille unterstrichen. Um so unverständlicher ist es, dass man nun heute, bereits nach einem Jahr, zwei dieser

Bundesbeschlüsse aufheben und den dritten praktisch aushöhlen möchte.

Die Sofortmassnahmen im Bodenbereich haben auch wir Sozialdemokraten vor einem Jahr nicht unbedingt als das A und O eingeschätzt: Wir haben damals Vorstellungen entwickelt, wie man eingreifendere Massnahmen im Bodenrecht beschliessen sollte; wir haben diese auch mit Vorstössen konkretisiert. Wir haben schliesslich aber den drei Bundesbeschlüssen zugestimmt, selbst nachdem im Bundesbeschluss A eine ganze Serie von Ausnahmen eingebaut wurde. Wir haben also damals nicht allzu hohe Erwartungen in diese drei Bundesbeschlüsse gesetzt. Aber eine gewisse Wirkung haben wir von ihnen doch erwartet, und wir glauben rückblickend nach einem Jahr sagen zu können, dass tatsächlich von diesen drei Bundesbeschlüssen eine gewisse Wirkung auch ausgegangen ist. Der Beweis, dass dem so ist, sind ja die beiden Motionen; sonst wären diese beiden Motionen ja nicht eingereicht worden. Einmal hat der Bundesbeschluss A bewiesen, dass er dazu tauglich ist, die Kaskadenverkäufe, die kurzfristigen, spekulativen Käufe und Wiederverkäufe einzudämmen. Mit der Motion II möchte man nun den Bundesbeschluss A abändern, vor allem wegen der erbrechtlichen Folgen. Was hier aber verlangt wird, ist nicht lediglich eine redaktionelle Aenderung, wie auch schon gesagt worden ist, sondern es ist vielmehr zu vermuten, dass das Endziel dieses Vorstosses die totale Aushöhlung dieses Bundesbeschlusses ist. Die Motion I auf der anderen Seite möchte die beiden Bundesbeschlüsse B und C aufheben. Die Pfandbelastungsgrenze ist damals auch nicht unbedingt nach unseren Vorstellungen angesetzt worden, aber sie ist jetzt immerhin in der Lage, übermässige Verschuldungen mit Hypotheken zu verhindern. Das geht doch tatsächlich in jene Richtung, wie es in der vorangegangenen Debatte auch verlangt worden ist. Der Bundesbeschluss C begünstigt die gewünschte Tendenz, dass Pensionskassen und Versicherungen mehr in Hypotheken anlegen sollten. Gerade die Beschränkung auf 30 Prozent der Anlagen in Boden oder Liegenschaften sollte unter anderem bezwecken, dass diese institutionellen Anleger eben ihre Kapitalien vermehrt für zinsgünstige Hypotheken zur Verfügung stellen sollten. Also noch einmal ein Anliegen, das in der heutigen Debatte über die Hypothekarzinsen verlangt worden ist. Das gleiche trifft beim Beschluss C zu. Da muss ich Herrn Kollege Scheidegger widersprechen, wenn er sagt, dieser Bundesbeschluss verhindere, dass die Anbieter auf dem Markt auftreten könnten. Wenn Sie den Bundesbeschluss noch einmal genau lesen, so sehen Sie, dass in bezug auf den preisgünstigen Wohnungsbau diese institutionellen Anleger Möglichkeiten haben, bis zu 80 Prozent zu investieren. Möglicherweise wird von dieser Chance zu wenig Gebrauch gemacht. Aber hier sind nun Möglichkeiten vorhanden. Ich bin der Auffassung, dass es einem Husarenstreich gleichkäme, wenn wir heute, nach einem Jahr, hingingen und in einer solchen Debatte hier am Abend einfach beschliessen würden, praktisch alle drei Bundesbeschlüsse aufzuheben. Ich bin der Ansicht, dass wir uns hier lächerlich machen würden. Es wäre ein typisches Zeichen eines unseriösen Arbeitens eines Parlamentes. Dazu kommt noch, dass das, was wir jetzt machen, eigentlich reglementswidrig ist, denn nach Reglement ist es nicht möglich, dass man neue Vorstösse behandelt, währenddem andere noch pendent sind: Der Bundesrat kann nämlich ruhig erklären, dass er diese beiden Motionen der Kommission ablehnt, nachdem er zwei gleichlautende im schriftlichen Verfahren bereits abgelehnt hat. Also hier gibt es von seiten des Bundesrates absolut keine Probleme.

Ich möchte Sie bitten, diese beiden Motionen abzulehnen.

M. Jeanneret: Le groupe libéral vous invite à suivre les propositions de la commission. Qu'on le veuille ou non, il s'agit de motions de la commission et toutes les manoeuvres dilatoires n'y changeront rien. C'est pour cela qu'il y avait un lien étroit entre le problème du renvoi du débat et le fond de la question, et ceci également pour le Conseil fédéral. Nous avons à l'époque apporté notre appui à la motion radicale, à laquelle le Conseil fédéral a fait une réponse écrite et nous nous sommes en-

gagés par notre représentant dans la commission pour que ces motions soient soumises. Elles l'ont été.

Je ne veux pas entrer dans un détail technique, ce n'est pas ce qui intéresse les libéraux. N'étant pas encore – sauf pour la petite question Salvioni – intervenu dans ce débat, Monsieur le Conseiller fédéral, nous aimerions que souffle enfin sur le Palais fédéral et sur le Conseil fédéral un vent de déréglementation. Il y avait dans tous nos débats une proposition qui était peut-être la plus importante, c'était celle de M. Rychen qui proposait le renvoi au Conseil fédéral en invoquant une série d'arguments: le refinancement des hypothèques, l'épargne, les prescriptions et les cas sociaux.

Vous y avez répondu partiellement, Monsieur le Conseiller fédéral, mais pas d'une manière qui puisse nous faire penser qu'il y a une volonté politique du Conseil fédéral de faire un paquet et un ensemble de tous ces problèmes. Et ce qui nous gêne justement, c'est lorsque l'on vient nous dire que tel ou tel conseiller fédéral n'est pas présent, ce n'est pas ce qui nous intéresse.

Ce qui nous intéresse, c'est de savoir si le Conseil fédéral, quand il fait des propositions qui ont échoué, mais qui étaient des propositions étatiques contre les lois du marché, si ce même Conseil fédéral est d'accord de faire des vraies propositions du côté de la défiscalisation de l'épargne et également en vue de renoncer, lorsqu'ils ne sont plus nécessaires, à des arrêtés urgents. Le Conseil fédéral a recommencé à user de la procédure urgente; il va semble-t-il continuer dans d'autres domaines. Il sera crédible si, lorsque les choses ont changé – elles ont considérablement changé depuis une année – il dérègle aussi vite qu'il nous propose des réglementations. Et ce qui nous intéresse ce soir, plus que la forme et le détail: c'est l'esprit que le Conseil fédéral au complet, dans son collègue, veut bien mettre dans ses réponses. Et ce qui nous intéresse, c'est un conseiller fédéral qui nous dise: A côté de la surveillance concurrentielle qui a été finalement admise, nous venons avec des mesures rapides et concrètes en réponse à la proposition de M. Rychen, mais allant beaucoup plus loin dans le domaine de la défiscalisation. Nous ne nous contentons pas des réponses faites il y a quelques mois à MM. Raymond et Friderici. Mais vous savez bien que la cause du problème, c'est le manque de l'épargne. Et des propositions concrètes dans ce que nous avons voté l'an dernier, parce que les circonstances se sont totalement modifiées et que la réponse à la motion radicale est déjà dépassée, puisqu'elle l'était il y a quelques mois.

Voilà ce que nous attendons du Conseil fédéral. Voilà le signe et le sens que nous donnons aux motions de la commission. Nous aimerions enfin entendre ce langage de libéralisme économique au sens large et de loi du marché dans le sens qu'un Conseil fédéral allège les lois et les règlements fédéraux au lieu de les augmenter continuellement.

Nussbaumer: Wir haben im letzten Jahr ein neues Ratsreglement beschlossen. Wenn wir uns Artikel 35 ansehen und unser Tun heute abend damit in Verbindung bringen, dann stellen wir fest, dass wir daran sind, dieses Reglement zu missachten und zur Verlüderung des Parlamentsbetriebes beizutragen. Nun möchte ich doch – vor allem auch an die Adresse von Herrn Scheidegger – sagen: Die Beschlüsse des letzten Jahres stammen grösstenteils auch aus Interventionen, die von der freisinnigen Seite gemacht worden sind.

Wir wollen jetzt über diese beiden Motionen beraten. Die CVP-Fraktion lehnt die Motion I ab, weil es doch ein Hin und Her im Parlamentsbetrieb ist, wenn man nach kaum einem Jahr schon wieder sagt: Was letztes Jahr dringlich war, ist jetzt wieder falsch, das müssen wir wieder aufheben; obschon in diesen beiden Bundesbeschlüssen der Bundesrat die Kompetenz hat, diese Beschlüsse, wenn es nötig ist, aufzuheben. Es ist also ein totales Misstrauensvotum gegenüber dem Bundesrat als Kollegialbehörde, wenn hier das Parlament Exekutivfunktionen übernehmen will. Die CVP-Fraktion lehnt die Motion I ab. Die Motion II haben wir nicht behandelt. Sie hat natürlich eine gewisse Berechtigung, man kann ihr zustimmen, nachdem der Bundesgerichtsentscheid hier Auswirkungen hat, die wir vor einem Jahr eigentlich nicht gewollt haben.

Nun zur Motion I: Wenn Sie den Bundesbeschluss über die Pfandbelastungsgrenze zur Hand nehmen, dann stellen Sie fest, dass wir unter Artikel 3 Ausnahmen für Eigenbedarf gemacht haben, das heisst, dort muss die Belastungsgrenze nicht eingehalten werden. Herr Bonny hat heute gesagt, wir seien alle Verlierer hier drin. Ich kann an die Adresse von Herrn Bonny sagen: Hätten wir vor Jahresfrist die Eigennutzer auch unter die Belastungsgrenze gestellt, so hätten wir jetzt weniger Notfälle. Jene, die von Banken Kredite bis zu 115 Prozent des Verkehrswertes erhalten haben, sind jetzt total in der Klemme, und deshalb müssten wir hier doch sagen, dass die Belastungsgrenze für viele ein Schutz war, und es wäre ungefähr das Verkehrteste, was man machen könnte, diese Belastungsgrenze jetzt aufzuheben. Im Gegenteil, man sollte sie auch auf den Eigenbedarf ausdehnen.

Ein Wort zu den Anlagevorschriften: Es ist doch eigenartig, dass die Zerstörung der Eigentumsförderung und des Eigentumsbegriffs hauptsächlich bei den Anhängern des Privateigentums beginnt. Wenn Sie bedenken, dass wir hier eigentlich nur das institutionelle Eigentum beschränken wollten, weil wir eine sehr niedrige Eigentumsquote haben, dann müssen Sie doch sehen, dass wir hier nicht etwas total Verkehrtes gemacht haben. Zudem müssen Sie auch in Artikel 3 dieses Beschlusses sehen, dass diese Vorsorgeeinrichtungen die Möglichkeit haben, beispielsweise nach dem WEG Wohnbauförderung zu betreiben, und sie haben die Möglichkeit, Wohnungen für Leute zu schaffen, die bei ihrer Vorsorgeeinrichtung versichert sind. Wenn Sie sagen, das sei nichts, dann müssten wir doch sagen: Es gibt noch weitere Bestimmungen, die diesen Beschluss tatsächlich nicht so unannehmbar machen, wie er hier dargestellt wird. Beispielsweise können zum Zwecke des sozialen Wohnungsbaus oder für die Bedürfnisse der Versicherten bis zu 80 Prozent in Grundstücke angelegt werden. Aber man will offenbar diesen Beschluss wegen seines Artikels 5 bodigen. Dort wird nämlich gesagt, die Bewertung der Grundstücke müsse anders erfolgen, und das will man nicht, deshalb will man alles aufheben. Schliesslich können die Anleger von den Höchstwerten nach Gesetz abweichen, wenn besondere Verhältnisse dies rechtfertigen. Und zwar kann man für drei Jahre von dieser Grenze ebenfalls abweichen, wenn besondere Verhältnisse dies rechtfertigen und die Erfüllung des Vorsorge- und Versicherungszwecks nicht gefährdet ist.

Ich frage Sie an: Warum geben diese Vorsorgeeinrichtungen nicht jenen Hypotheken, die Eigenbedarf haben, und jenen, die Hypotheken vielleicht zum Althypothekensatz möchten anstatt zu 8,5 Prozent? Das wäre auch eine verantwortungsvolle Haltung dieser institutionellen Anleger. Es stellt sich in diesem Land die Frage: Wollen wir den Privateigentümer mehr schützen als den institutionellen Anleger, und wollen wir in erster Linie den institutionellen Anleger und seine Interessen vor den Privatanleger stellen?

Der andere Einwand, der Wohnungsbau komme wegen dieses Beschlusses zum Stillstand, ist nicht bewiesen. Lassen wir doch diese Bundesbeschlüsse zwei, drei Jahre lang laufen; ich habe volles Vertrauen in den Bundesrat, dass er das Richtige tun wird.

Ich bitte Sie, die Motion I abzulehnen und der Motion II zuzustimmen.

Fischer-Hägglingen: Ich möchte zuerst zur Motion II sprechen: Hier muss ich Sie einladen, dieser Motion zuzustimmen. Sie will eine Korrektur des Bundesgerichtsentscheides und will den Beschluss, den wir eigentlich vor einem Jahr gefällt haben, wieder in Kraft setzen. Man muss wissen, wie das vor sich gegangen ist: Aufgrund unserer Beschlüsse hier im Rat hat das Bundesamt für Grundbuch den Grundbuchinspektoren der Kantone ein Kreisschreiben zugestellt und darin festgehalten, dass eine Erbteilung keine neue Frist bedingt. Das haben sämtliche Grundbuchinspektoren akzeptiert, mit Ausnahme derjenigen der Kantone Luzern und Zürich. Ein Entscheid aus dem Kanton Luzern wurde ans Bundesgericht weitergezogen. Das Bundesgericht hat die Rechtsauffassung des Grundbuchinspektors des Kantons Luzern gutgeheissen. Wir stellen nun fest, dass diese Auslegung des Bundesge-

richts ausserordentlich grosse Schwierigkeiten in der Praxis verursacht. Wenn wir die Motion II überweisen, vollziehen wir das, was wir vor einem Jahr beschlossen haben.

Zur Motion I: Hier sind zwei Elemente, und ich muss sagen, dass mir vor allem der Punkt b auf dem Herzen liegt. Wir stellen fest, dass gegenwärtig auf dem Wohnungsmarkt sehr wenig Leute sind, die investieren – das habe ich gestern schon mitgeteilt –; wir müssen alles unternehmen, dass wir wieder genügend Wohnungen auf dem Markt haben. Wenn das so weitergeht, werden wir im nächsten Jahr einen dringenden Bundesbeschluss fassen müssen zur Förderung des Wohnungsbaus. Heute wären diejenigen, die bauen könnten, die Versicherungsgesellschaften. Es wäre gut, wenn die sich wieder stärker im Wohnungsbau engagierten. Man kann sie sicher nicht als Spekulanten bezeichnen, denn sie sind meistens sehr vernünftige Vermieter, die auch bei der Gestaltung des Mietzinses auf die Verhältnisse Rücksicht nehmen.

Bei der Belastungsgrenze stellen wir fest, dass sie in der Praxis nicht allzu stark zum Tragen kommt, weil – wie gesagt wurde – für den Selbstnutzer diese Pfandbelastungsgrenze nicht gibt. Aber sie führt in der Auslegung für die anderen Grundstücke zu ausserordentlich grossen Auslegungsschwierigkeiten. Dies zeigt, dass dieser Bundesbeschluss nicht voll durchdacht und auch nicht entsprechend formuliert ist. Darum möchte ich Sie bitten, auch der Motion I zuzustimmen. Wenn dann ein Antrag kommt, der getrennte Abstimmung verlangt, dann wäre ich vor allem dafür, dass man den Punkt b unbedingt überweist.

Bühler: Ich spreche speziell zur Motion II: Ich war vor einem Jahr Kommissionspräsident bei diesen umstrittenen dringlichen Bundesbeschlüssen betreffend Bodenrecht. Wie Sie alle wissen, hat das Bundesgericht den Gesetzestext zur Sperrfrist so ausgelegt, dass die Sperrfrist auch bei Erbteilungen neu zu laufen beginnt. Das entspricht nicht dem Willen der damaligen Kommission und nicht dem Willen, wie er vor einem Jahr hier im Parlament zum Ausdruck kam, aber auch nicht dem Willen des Bundesrates und dem damaligen Antrag des Bundesrates. Von einer Aushöhlung der Sperrfrist durch diese Motion kann meines Erachtens keine Rede sein. Es geht vielmehr darum, dass wir unseren Willen unterstreichen und uns nicht die Gesetze, die wir diskutieren und beschliessen, vom Bundesgericht ins Gegenteil umkehren lassen.

Ich möchte Sie deshalb dringend bitten, dieser Motion II zuzustimmen. Der Motion I hingegen kann ich persönlich nicht zustimmen.

Frau Spoerry: Die ausgedehnte Debatte, die jetzt stattfindet, zeigt, dass das Parlament die Motionen, über die wir jetzt abstimmen, sehr genau kennt und dass keine Rede davon sein kann, der Bundesrat hätte sich dazu nicht geäussert und man wisse nicht, worüber man rede.

Ich persönlich äussere mich nur zur Kommissionsmotion II betreffend den Sperrfristbeschluss: Es handelt sich dabei um meine Motion, die von der Kommission glücklicherweise übernommen worden ist. Wir haben jetzt in einem Jahr fünf dringliche Bundesbeschlüsse verabschiedet, die wir jeweils in einer Session durchpeitschen mussten. Diese dringlichen Bundesbeschlüsse sind beachtliche Eingriffe in die geltende Rechtsordnung, und das Dringlichkeitsrecht ist deshalb der Rechtsbeständigkeit nicht zuträglich. Es sollte sehr zurückhaltend eingesetzt werden, weil das Tempo der Beratungen eine Fehlerquelle darstellt. Das ist auch bei diesem Sperrfristbeschluss der Fall: Wir haben in einem Artikel gesagt, dass wir keine Sperrfrist haben wollen beim Erbgang und bei der Erbteilung; wir haben aber in einem zweiten Artikel vergessen, die Erbteilung zu erwähnen. Das hat jetzt dazu geführt, dass das Bundesgericht diesen Bundesbeschluss wörtlich auslegt und sagt: Es gibt bei der Erbteilung eine neue Sperrfrist. Das hat aber nie dem Willen des Gesetzgebers entsprochen.

Unser Wille war, die kurzfristige Spekulation zu unterbinden, und das soll erhalten bleiben, auch mit dieser Korrektur. Es kann keine Rede davon sein, dass Kaskadenkäufe wieder freigegeben werden sollen, Herr Bundi: Der richtige Inhalt des Sperrbeschlusses wird aufrechterhalten. Aber dem Willen des

Gesetzgebers soll zum Durchbruch verholfen werden. Wir wollten mit diesem Bundesbeschluss nicht den Grundstückshandel unterbinden und das Angebot verknappen und damit der Teuerung im Bodenbereich Vorschub leisten. Im Gegenteil, wir wollten die Teuerung bekämpfen. Durch den Entscheid des Bundesgerichtes wird das unnötig erschwert. Der Uebergang von langjährigem Grundbesitz durch einen Todesfall oder auch bei einer Umstrukturierung einer Unternehmung hat nichts mit Kaskadenverkäufen und nichts mit Spekulation zu tun. Es ist aber häufig ein Anlass dafür, dass Bauland oder Grundstücke auf den Markt kommen, die sich vorher lange Jahre im Besitz einer Familie oder einer Unternehmung befanden. Aus der Sicht des Marktes ist das zu begrüßen und soll nicht durch eine Sperrfrist verhindert werden. Das entspricht dem Willen des Gesetzgebers. Meine Vorredner haben es gesagt: Die vorgeschlagene Korrektur hat einzig und allein zum Zwecke, dem ursprünglichen Willen des Gesetzgebers zum Durchbruch zu verhelfen, der auch vom Bundesrat so vertreten wurde. Der Bundesrat selbst hat ja beim Bundesgericht Beschwerde gegen den Entscheid des Obergerichtes des Kantons Luzern erhoben.

Der Bundesrat lehnt jetzt aber meine Motion ab mit dem Hinweis auf die Rechtsbeständigkeit. So kann man vielleicht noch bei einer ordentlichen Gesetzgebung argumentieren. Dort sollten wir das seriös genug machen, um nicht ein Jahr später wieder etwas ändern müssen. Aber wenn uns im Dringlichkeitsrecht ein Fehler unterläuft, der den Sinn des Beschlusses zu einem anderen macht, als es unsere Absicht war, dann ist es unsere Pflicht, das zu korrigieren.

Ich bitte Sie deshalb, die Motion zu überweisen; wir haben durch den Bundesgerichtsentscheid in der Praxis ausserordentlich stossende Resultate. Fragen Sie das Eidgenössische Grundbuchamt: Dort gehen täglich Reklamationen ein. Wenn beispielsweise ein Erblasser einem Kind ein Grundstück bereits im Testament direkt zuteilt, dann gilt das bereits als Erbteilung, und dieser Erbe kann dieses Grundstück nicht verkaufen, auch wenn er es z. B. aus geographischen Gründen gar nicht gebrauchen kann. Das ist eine Verknappung des Marktes und nicht eine Verflüssigung. Solche Sachen müssen wir nun wirklich korrigieren, wenn wir glaubwürdig bleiben wollen. Ich bitte Sie daher um Ueberweisung der Motion II.

Bei der Motion I ist es aus meiner Sicht dringlich, den Beschluss aufzuheben, der die institutionellen Anleger betrifft. Der war von Anfang an falsch. Den Beschluss über die Belehnungsgrenze dagegen könnte man meiner Meinung nach beibehalten.

M. Meizoz: J'interviens brièvement pour vous inviter à rejeter la motion, aussi bien en ce qui concerne l'arrêté B que l'arrêté C.

S'agissant de la charge maximale, j'estime qu'elle doit être maintenue. Voici pourquoi! D'une part, on veut instituer l'obligation d'amortir les dettes hypothécaires, on l'a dit à plusieurs reprises dans cette salle hier et aujourd'hui. Autrement dit – c'est le but recherché – les emprunteurs devraient injecter plus de fonds propres pour financer leurs opérations immobilières. Or, aujourd'hui, on nous propose d'autoriser les banques à prêter au-delà des limites fixées par l'arrêté urgent, ce qui signifie que la part des fonds propres investis par un constructeur sera diminuée. Par conséquent, l'endettement sera accru. Les partisans de la motion sont donc en pleine contradiction avec le discours tenu tous ces jours à cette tribune.

D'autre part, s'agissant des possibilités de placement des fonds de caisses de pension, le problème posé par la motion est un faux problème. De quoi s'agit-il en réalité? Les caisses de pension sont aujourd'hui freinées dans leur politique de placement lorsque celle-ci porte – j'insiste – sur l'achat d'immeubles construits et de terrains à bâtir pour leur propre compte. Pourquoi? Parce que l'intervention massive des caisses de pension durant plusieurs années dans les deux domaines précités a entraîné une hausse considérable des prix des terrains à bâtir et des immeubles à vendre. D'où l'arrêté urgent qui prive les caisses de pension d'une certaine liberté de mouvement dans ce secteur. Mais, ce qu'il faut savoir – et on semble l'oublier dans cette salle – c'est que les caisses de pension

ne sont nullement empêchées d'octroyer des prêts hypothécaires pour favoriser la construction de logements. Nous leur demandons donc – c'est aussi le discours tenu ici tous ces jours – d'intervenir à l'avenir sur une plus large échelle pour financer la construction de logements. Cette intervention doit se manifester sous la forme de prêts plutôt que sous la forme d'investissements pour leur propre compte.

Je vous fournis deux chiffres tirés des statistiques fédérales pour l'année 1987. Les caisses de pension n'ont consacré que 13 milliards de francs, soit 8 pour cent de leurs actifs, pour financer des prêts hypothécaires. Elles peuvent donc faire davantage et c'est ce que nous leur demandons. Par contre, elles ont investi 31 milliards, c'est-à-dire 18 pour cent de leurs actifs, dans des immeubles ou des terrains à bâtir. En maintenant le régime actuel, c'est-à-dire le droit urgent, on incitera donc les caisses de pension à octroyer des prêts hypothécaires plutôt qu'à investir elles-mêmes dans la pierre ou les terrains. Cela répond à une préoccupation maintes fois exprimée dans cette salle au cours de ces derniers jours.

Je termine en soulignant le fait qu'une caisse de pension qui investit aujourd'hui dans la pierre ou dans un achat de terrain obtient un rendement inférieur à celui qu'elle peut tirer de placements hypothécaires. Je vous invite donc à repousser la motion, aussi bien en ce qui concerne l'arrêté B que l'arrêté C.

M. Delamuraz, conseiller fédéral: Devant me rendre à une séance préparatoire d'une commission du Conseil des Etats, je vais vous fausser compagnie. Mais, à vrai dire, vous n'y perdrez rien, car j'occupe une position un peu étrange dans ce débat où le Conseil fédéral a été interpellé, parfois en des termes très vifs. Or, je ne suis pas en mesure de répondre quoi que ce soit sur le fond, pour la simple et bonne raison que la procédure n'est pas claire. La commission a pris à son compte ces deux motions dans sa séance de jeudi dernier. Or, ces deux motions – je ne joue pas les mauvaises têtes en vous le disant – n'étaient pas sur le bureau du Conseil fédéral lors de sa séance de lundi. Elles sont arrivées à la Chancellerie après la réunion du gouvernement. De plus, elles y sont parvenues sans aucun développement.

C'est donc dire que le Conseil fédéral n'a pas pu se prononcer de quelque manière que ce soit à leur propos. Prétendre que de toute façon il les aurait traitées comme les deux autres interventions auxquelles il a répondu le 14 septembre n'est pas absolument exact, car d'autres éléments sont peut-être intervenus entre-temps. Mais, dans ces conditions, il est bien clair que les propos que je pourrais tenir ce soir ne pourraient être que ceux du café du Commerce qui n'engagent pas le Conseil fédéral et les départements qui, avec celui de l'économie publique, jouent un rôle essentiel dans la préparation, dans l'élaboration et dans l'étude de telles propositions, en particulier le Département de justice et police.

Dans ces circonstances, je laisse le Conseil national décider du sort qu'il réservera à ces deux motions. Si elles sont renvoyées au Conseil fédéral, il y répondra, et c'est au moment du traitement de la réponse qu'il apportera une lumière plus complète et, en particulier, qu'il s'expliquera quant à un certain nombre d'interventions, sinon de reproches qui lui ont été adressés. Ne voyez donc pas dans mon départ une dérobaude toute de lâcheté, ma ténacité d'aujourd'hui vous a démontré que ce n'était pas le genre de la maison.

Gysin: Ich stelle folgendes fest: Die Kommissionsmitglieder haben am Freitag mit Expresspost eine Fahne erhalten, in der die beiden Motionen nicht aufgeführt waren. Das Ganze ist – auch uns gegenüber – erst am Montag korrigiert worden. Ich ersuche den Präsidenten dieses Rates, eine Untersuchung einzuleiten, warum das so gelaufen ist, nachdem die Präsidentin der Kommission nun ebenfalls der Meinung war, sie hätten das in der Kommission salopp behandelt. Es geht nicht, dass in einem dringlichen Verfahren auf diese Art und Weise mit uns Parlamentariern Schlitten gefahren wird. Herr Präsident, ich ersuche Sie zu untersuchen, weshalb der Bundesrat nicht rechtzeitig im Besitze dieser wichtigen Beschlüsse war. Sonst können wir unsere Arbeit nicht seriös weiterführen.

Le président: J'ai pris acte de votre demande, Monsieur Gysin, j'essayerai de faire la lumière sur cette panne, de manière à ce que nous soyons au clair sur la procédure.

Frey Walter: Ich stelle Ihnen einen Ordnungsantrag: Er betrifft die Motion I. Meiner Meinung nach sollte man getrennt abstimmen über a und b, weil diese beiden Entscheide gegen das Prinzip der Einheit der Materie verstossen. Wir haben in der SVP-Fraktion diskutiert: Es gibt Mitglieder der Fraktion, die würden den Text a ablehnen, dem Text b eher zustimmen, wie das der Fraktionssprecher gesagt hat. Ich glaube, man sollte den einzelnen Mitgliedern unseres Rates die Möglichkeit geben, ihre Meinung separat zu den einzelnen Punkten äussern zu dürfen.

Ich bitte Sie, diesen Ordnungsantrag anzunehmen. Falls er angenommen wird, könnte dann die Seite, die einen «appel nominal» verlangt hat, für beide Punkte einen verlangen oder eben nicht. Ich glaube, das ist fair.

M. Jeanneret: Je crois qu'il y a deux points qui se combinent. D'une part la déclaration de M. Gysin, qui a tout à fait raison; il y a un certain nombre de choses qui n'ont pas fonctionné, qui sont absolument inadmissibles. Mais il y a en même temps la déclaration du conseiller fédéral et je crois que, par sagesse politique, il serait beaucoup mieux d'interrompre ce sujet et de le reprendre de manière plus fondée et plus claire lorsque nous aurons reçu des rapports circonstanciés. Sur ce point le Conseil fédéral a raison, mais après avoir dit qu'il s'est passé un nombre de choses au point de vue de la procédure absolument inadmissibles sur lesquelles – comme M. Gysin le demande – une enquête doit être faite.

Le président: Nous passons au vote. Nous prenons la motion d'ordre de M. Jeanneret avant celle de M. Frey car, au cas où elle serait acceptée, nous n'aurons pas à débattre sur les modalités du scrutin.

Abstimmung – Vote

Für den Ordnungsantrag Jeanneret	100 Stimmen
Dagegen	34 Stimmen

*Hier wird die Beratung dieses Geschäftes unterbrochen
Le débat sur cet objet est interrompu*

*Schluss der Sitzung um 19.30 Uhr
La séance est levée à 19 h 30*

Teuerungskämpfungsmassnahmen im Bereich der Hypothekarzinsen. Bundesbeschluss

Lutte contre le renchérissement dans le domaine des taux hypothécaires. Arrêté fédéral

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1990
Année	
Anno	
Band	IV
Volume	
Volume	
Session	Herbstsession
Session	Session d'automne
Sessione	Sessione autunnale
Rat	Nationalrat
Conseil	Conseil national
Consiglio	Consiglio nazionale
Sitzung	14
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	90.055
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	03.10.1990 - 15:00
Date	
Data	
Seite	1776-1797
Page	
Pagina	
Ref. No	20 019 012

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.

Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.

Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.